

Pasi Lampela

Les Démons de l'été

roman

Traduction : René-Philippe Thomas

WERNER SÖDERSTRÖM OSAKEYHTIÖ

HELSINKI

*Ils le virent de loin ; et avant qu'il fût près d'eux,
ils complotèrent contre lui pour le faire mourir.
Ils se dirent l'un à l'autre : Le voici, il vient, le maître
des songes ! Venez maintenant, tuons-le, et jetons-le
dans un puits ; nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré,
et nous verrons ce que deviendront ses songes.*

(1^{er} Livre de Moïse, Chap. 37:18-20)

PREMIÈRE PARTIE

De la fenêtre de sa chambre, Tuomas vit la Jaguar bordeaux apparaître derrière les haies de rosiers, passer devant l'abri à poubelles et se garer devant son immeuble. Si Niemelä et Hagström avaient été là, peut-être auraient-ils enfin compris qu'il n'était pas n'importe qui.

On était venu le chercher, lui.

Ça leur aurait fait les pieds, à ces deux abrutis toujours prêts à se réjouir du malheur d'autrui, de se dire que la chance tourne dans tous les sens, y compris le bon.

Dans la cour, la balançoire frémissait sous le vent léger et il y avait des jouets en plastique abandonnés dans le bac à sable. Plus haut, le ciel bleu se réfléchissait aux fenêtres et sur les surfaces vitrées des balcons. Les dernières gouttes de la pluie de la nuit passée s'attardaient aux carreaux de la fenêtre de Tuomas, les façades en béton laissaient voir ça et là de larges taches foncées d'humidité. Soudain, une bande de choucas prit son envol : l'espace d'un instant, Tuomas eut l'impression qu'ils allaient traverser la vitre.

Il n'avait aucun mal à s'imaginer dans la cour, encore petit garçon. Un jour, alors que ses camarades étaient rentrés chez eux, il s'aperçut qu'il avait oublié sa clé. Il se mit à appeler sa mère, mais elle n'entendait pas. Frissonnant de froid et en larmes, il était resté planté là, fixant la fenêtre éteinte de la cuisine là-haut au cinquième étage, persuadé qu'il était arrivé quelque chose à sa mère. Sa détresse lui battait très fort quelque part entre les côtes.

Sa mère frappa à la porte et passa la tête.

- Il est là.

- Je sais.

- Est-ce que tu as tout ce qu'il te faut ?

Sa mère avait pris appui contre le montant de la porte, vêtue d'un peignoir d'une couleur incertaine, qui avait été blanc autrefois. L'année scolaire était terminée, les bouquets de fleurs qu'elle avait reçus en cadeau de ses élèves piquaient déjà sérieusement du nez, malgré cela sa mère ne semblait toujours pas se faire à l'idée que c'était maintenant les vacances. Le fait que Tuomas ait quitté le lycée l'automne précédent, puis tous les événements auxquels la mère et le fils avaient dû faire face au cours de l'hiver, tout cela les avait exclu du monde. Pendant tous ces mois, ils s'étaient écouté vivre à travers les cloisons, Tuomas dans sa chambre dans la lumière bleutée des soirées de printemps, sa mère dans sa cuisine ou devant la télé dans le salon, sous la douche au milieu du bruit de l'eau qui coule, ou dans l'entrée, où elle semblait continuellement sur le point de sortir ou être tout juste rentrée à la maison. Pendant ce temps, les camarades de classe de Tuomas avaient passé les épreuves du bac, ils avaient été reçus, on leur avait offert les traditionnelles gerbes de roses, il y avait eu une fête en leur honneur, ils avaient eu droit à des discours de circonstance, avec les encouragements de la nation comme on dit.

- Ça va aller ?

- Quoi, moi ? répondit la mère d'un air étonné. C'est toi qui me demande ça ?
- Le mieux, ce serait que je te demande plus jamais rien...
- Ecoute, c'est de toi qu'il s'agit, pas de moi.

Tuomas enfila son blouson à capuche, prit son sac et passa devant sa mère. Arrivé à la porte de l'entrée, il s'immobilisa un instant devant elle : bras ouverts, elle l'invitait à lui dire au revoir. Quelque chose en Tuomas s'opposait à ce qu'il fit le moindre mouvement, mais il s'avança quand même, il se laissa serrer dans les bras de sa mère. Là, il sentit les formes de son corps à travers ses vêtements, il reconnut l'odeur familière de son shampooing sur ses cheveux. Elle faisait de gros efforts pour retenir ses larmes. Tuomas se dégagea de l'étreinte, et il eut un tremblement quand leurs regards se croisèrent.

Esko commença par présenter son chauffeur à Tuomas. Il s'appelait Mäkelä. On se mit en route. Curieusement, Mäkelä semblait épier Tuomas chemin faisant, lui jetant des coups d'œil à la dérobée dans le rétroviseur, esquissant un sourire narquois à la moindre phrase qui sortait de sa bouche, d'où un malaise qui devenait palpable au fil des minutes. Très certainement, l'employé d'Eero l'avait mauvaise de voir ce jeune freluquet installé à côté du patron sur la banquette arrière en cuir crème de la Jaguar. Qu'est-ce que c'était que cet « invité » ? Presque un morveux, et pourtant on le traitait avec les égards réservés aux hôtes de marque d'Eero ! Au fond, Tuomas avait pris une place qui n'était pas la sienne, en tout cas d'après les règles du jeu qui devaient être celles de Mäkelä. Le chauffeur ne se donnait même plus la peine de dissimuler son agacement. A la fin, Eero ne pouvait ignorer plus longtemps le manège en cours, et il dut intervenir pour remettre Mäkelä à sa place ; il le fit sur un ton soudain inhabituellement autoritaire.

Tuomas ne s'en sentit que plus mal à l'aise encore.

Il serrait son sac très fort contre ses genoux, conscient du moindre de ses mouvements, tendant l'oreille à chacune de ses paroles qui lui semblait résonner bizarrement ; peut-être était-ce l'effet d'espace clos de l'habitacle de la voiture.

Eero et sa mère avaient le même père mais étaient nés de mère différente. Ils avaient aussi dix ans de différence d'âge. Leur ressemblance sautait pourtant aux yeux : les deux avaient le même nez fort et aquilin, des yeux rieurs et des lèvres bien dessinées. Quant à Tuomas, il avait plus nettement un air de famille avec son père.

Tandis que la Jaguar filait entre les terrains vagues et les barres d'immeubles puis traversait des zones industrielles entre deux bretelles d'accès à l'autoroute, Eero tendait l'oreille pour écouter le bulletin d'informations de la radio. Tuomas ne pouvait s'empêcher de penser que tout ceci n'était pas réel, qu'il n'était pas là dans la voiture mais juste en train de dormir dans son lit, dans sa chambre qui retenait encore l'odeur de l'enfance. Tout ceci n'était qu'un rêve.

Il n'arrivait pas à imaginer l'existence réelle de Mäkelä en dehors des fonctions strictement délimitées qui étaient les siennes. L'homme lui donnait l'impression de faire bloc avec le siège de la voiture ; qui sait si à l'origine il n'était pas sorti des entrailles ronflantes de la Jaguar, né de la rencontre du fer et du feu à l'allumage du moteur ? Eero par contre, Tuomas n'avait aucun mal à se le représenter errant dans un pantalon de survêtement avachi au milieu des pièces peintes en blanc éclatant de son immense maison d'Espoo. Il voyait son ombre passer devant les hautes fenêtres, il le voyait sur la selle de son WC, poussant très fort malgré la douleur que lui causaient ses hémorroïdes. Il voyait même son visage dégoulinant de sueur les jours de gueule de bois, comme il le voyait se disputer avec sa femme ou encore regarder à la télé un match de hockey sur glace très tard dans la nuit, incapable de fermer l'œil.

Pas une fois au cours du trajet, Eero n'aborda le sujet des études secondaires interrompues de Tuomas, ni celui de son séjour au *service*. Ce n'était pas la peine : la mère de Tuomas lui

avait déjà tout expliqué. Un jour, au détour d'une conversation avec son fils, elle avait juste glissé qu'Eero avait une proposition à lui faire. Ayant entendu de quoi il retournait, la première réaction de Tuomas fut de se braquer. Pas question d'accepter une chose pareille.

- Je te fais confiance, déclara Eero. Et crois bien que je ne dis pas ça à tout le monde !

Arrêté devant un buisson de coquelicots envahi d'orties, Eero ajouta qu'il n'exigeait jamais des autres que ce qu'il se savait capable de bien faire lui-même : ni plus, ni moins. Pendant qu'il parlait, Tuomas se dit que les fleurs se porteraient certainement bien mieux avec un autre jardinier, un vrai.

La vaste villa entourée de pins et de pommiers en fleurs avait été autrefois la propriété de l'armateur Hjalmar Sundström, qui l'avait fait construire pour y passer les étés en famille. La même année où la demeure allait être étrennée, le 16 juin, Eugen Schauman tira dans l'escalier du Sénat les coups de feu qui devaient le faire entrer dans l'Histoire*. Fervent patriote, Sundström décida alors d'appeler sa maison « Villa Elina », en double référence au prénom de la maman de Schauman et à une certaine Elina Borgström.

Elina Borgström, c'était l'amour de jeunesse du fameux Schauman. Un jour, celui-ci finit par demander son Elina en mariage, mais ce fut peine perdue : Eugen n'eut pas la chance de plaire aux parents de la jeune fille, qui le trouvaient simple d'esprit alors qu'il ne souffrait que de vagues difficultés d'audition. Il y avait d'ailleurs autre chose qui n'allait pas du point de vue des parents. Il se disait de Schauman, orphelin de mère depuis sa petite enfance, que c'était un mélancolique, et c'était surtout cela qui avait joué contre lui.

La cuisine et la salle de bains avaient évidemment été modernisées depuis cette époque, et il y avait des balcons à l'avant comme à l'arrière de la maison. Rehaussés d'un encadrement blanc, les murs peints en jaune présentaient des fenêtres en saillie à petits carreaux, et des motifs décoratifs en bois couraient sous la corniche du mur pignon. Outre l'entrée principale, la maison comptait une entrée de service côté cour qui avait certainement été en usage du temps de l'armateur Sundström.

La salle de séjour sentait bon le bois ancien et les fleurs fanées. L'espace y était dominé par la table à manger, une armoire à glace massive et un poêle ancien en faïence décoré de motifs de coquillages. Des fenêtres s'ouvraient sur trois des murs. Tandis qu'il arpentaient la pièce, Tuomas remarqua une mouche qui s'acharnait à se cogner contre un carreau.

De l'extrémité sud du lac partait une rivière qui allait se jeter dans la mer, face à l'archipel : c'est par là qu'étaient remontés autrefois les Vikings, mais aussi les moines venus évangéliser la Finlande, puis plus tard les marchands de la Hanse et autres rudes pêcheurs qui sentaient à plein nez le sel marin.

* (NDT) Référence est faite ici à l'assassinat en juin 1904 à Helsinki du général russe Nikolai Bobrikoff, tué par balles par Eugen Schauman, un militant nationaliste finlandais de 29 ans. Nommé par le Tsar pour administrer la Finlande, alors Grand-duché russe, le gouverneur général Bobrikoff disposait des pleins pouvoirs dans son pays d'affectation ; son mandat donna lieu à des mesures de restrictions des libertés sans précédent dans l'histoire finlandaise, ce qui contribua à le faire haïr par la population. Schauman se suicida immédiatement après l'attentat et est aujourd'hui considéré comme un héros de l'indépendance finlandaise.

Et aussi, il y avait eu des combats sur la surface gelée de ce lac lors des différentes guerres qu'avait connu la Finlande.

Les vagues clapotaient sous le ponton, une mouette traversa le paysage.

- Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ? Tu crois que tu vas te débrouiller ici ?

- Tu plaisantes, j'espère ?

Eero avait prévu ce qu'il fallait comme provisions : elles se trouvaient dans la chambre froide de la cave. S'il avait besoin d'autre chose, Tuomas n'aurait qu'à prendre son vélo pour aller faire ses courses au bourg voisin. Eero fourra dans les deux cent euros dans la poche du jean du garçon.

- Voilà déjà de quoi te permettre de voir venir. Après, tu auras ton salaire qui tombera sur ton compte tous les quinze jours.

Tuomas remercia. Il comprenait seulement maintenant qu'Eero ne resterait pas à dîner ni pour la nuit. L'été loin de chez sa mère, voilà ce que la famille lui avait trouvé comme solution, « dans son intérêt », disaient-ils. Debout au milieu de la cour dans le vent du lac qui faisait bruissier les feuilles, il vit la Jaguar s'éloigner. Dès qu'elle eut disparu, il sentit la panique monter.

La première semaine, Tuomas tondit le gazon qu'il avait trouvé inhabituellement fourni ; il ratissa aussi la plage pour en débarrasser les tiges de roseaux échouées sur le sable. Il remarqua que les branches des aulnes débordaient sur la terrasse couverte du sauna, or il savait qu'Eero voulait faire tailler ces arbres. Il y avait des fourrés tout autour de l'abri à bois, au pied des pommiers et dans la partie du jardin où le soleil brillait moins, entre la villa et la limite de la forêt. Affublé d'une paire de bottes et d'un blouson en Gore-Tex trouvés dans la cabane à outils, Tuomas abattit sa besogne sans se soucier de la pluie, du vent et des moustiques. Une fois habitué au maniement de la scie électrique, il se dépensa à en avoir le corps tout endolori : le lendemain matin, c'est à peine s'il arriva à s'extraire de son lit.

Un ancien ponton d'accostage en béton, ou ce qu'il en restait, émergeait du lac : c'est là que Tuomas amassa les branches petites et grandes coupées de la veille, de quoi faire bientôt un parfait bûcher de la Saint-Jean.

Le soir, il prit l'habitude de faire chauffer le sauna et de nager ; ensuite, il lui restait à soigner les coupures et hématomes qu'il s'était faites dans la journée. L'un des murs de la terrasse couverte du sauna était orné de têtes de brochets séchées grimaçantes : il leur rendit leur grimace. Même si ses journées entièrement vouées aux travaux extérieurs lui faisaient oublier sa solitude, celle-ci ressurgissait à l'heure d'aller se coucher. Malgré son état d'engourdissement, le sommeil ne venait pas, et il passait des heures à se tourner dans tous les sens jusqu'à s'empêtrer dans ses draps. Derrière la fenêtre, la nuit de juin renvoyait son éclat entre chien et loup, le concert des oiseaux semblait ne jamais devoir finir. Il avait envie de crier. Il tendit l'oreille, à l'écoute des grincements des vieux murs, du bruit de la pluie et du vent, et il eut l'impression que quelqu'un marchait dans la cour, puis au rez-de-chaussée, que ce quelqu'un se tenait maintenant derrière sa porte. Il tenta de lire, mais n'arriva pas à se concentrer.

Il descendit à la cave pour voir les bouteilles de whisky et de cognac d'Eero. Il y avait du mystère dans les reflets dorés de ces précieux liquides, d'autant qu'Eero lui avait déclaré fièrement que son plus vieux cognac avait plus de deux cent ans d'âge. Non loin de là, il découvrit aussi des dizaines de bouteilles de grands vins.

Toujours dans la cave, il ouvrit un placard fermé à clé et tomba sur les armes à feu d'Eero : ses carabines et ses fusils de chasse attendaient l'automne. Eero lui avait promis de l'emmener un jour où la forêt serait toute embrasée des feux d'octobre pour qu'il voie l'ours débouler d'un bosquet pour se retrouver à découvert sur la lande à bruyères, ce qui ne laisserait aucune chance au roi de la forêt.

Sa mère l'appelait plusieurs fois par jour, mais les conversations ne réussissaient jamais à prendre un tour naturel. Tuomas avait beau lui répéter que tout allait bien, son interlocutrice l'assommait avec son blabla incessant, alors il finissait par piquer sa crise de rage. Ensuite venait la mauvaise conscience et le besoin d'envoyer à sa maman un SMS conciliant.

Le matin, toute la vie était là, visible de la fenêtre, comme si elle montait tout doucement avec la brume qui s'exhalait du lac. C'est à cette heure-là de la journée qu'il sentait la présence maternelle. Sa mère palpait tout au fond de sa détresse.

- Va-t-en, implorait-il. Va-t-en.

Un matin, un homme passa se présenter : Sirviö, voilà comment il s'appelait, ce type-là. Apparemment, Eero l'avait chargé de remettre en état le terrain de tennis. Tuomas trouvait quand même un peu fort qu'Eero n'ait pas cru utile de lui signaler cette visite, mais quand il se rendit compte que Sirviö était un homme de peu de mots, il commença à apprécier sa présence. Tandis que Sirviö éventrait le terrain avec une petite excavatrice d'allure vaguement comique, Tuomas le rejoignit pour arracher le grillage ancien. Plus tard, sous l'abri à barbecue, il remarqua les regards en coin que lui adressait l'ouvrier tout en retournant des steaks sur le grill au milieu des crépitements de matière grasse. Sirviö avait l'air de réfléchir à quelque chose : Tuomas le voyait venir et essaya de se donner une contenance.

- Alors, qu'est-ce que tu voudrais faire de beau dans la vie ?

Tuomas se sentit rougir.

D'où il venait et où il allait ne regardait personne, et d'ailleurs, ne faisait-il pas partie que de justesse du monde des vivants ?

En tout cas, Tuomas ne parvenait pas à se faire une idée de ce qu'allait coûter la remise en état du terrain de tennis ; ce qui était sûr, c'est que ce ne serait pas donné. Plus tard, les travaux une fois terminés, Sirviö suggéra à Eero de tester le terrain, mais l'autre lui répondit qu'il n'avait jamais touché une raquette de tennis de toute sa vie : le tennis, il trouvait ça ridicule, tout juste bon pour les snobinards.

Debout devant la glace, Tuomas remarqua qu'il avait un bouton bien en évidence sur l'aile du nez : il le pressa, d'où une douleur aigue qui lui fit monter les larmes aux yeux. Tandis qu'il essuyait le pus jaunâtre qui avait giclé sur la glace, il entendit Eero qui l'appelait dans la cour. Il saisit son blouson qu'il avait laissé sur le dossier d'une chaise, le passa, se dirigea vers le couloir et dévala l'escalier.

Milla avait le même âge que Tuomas ; leur dernière rencontre remontait à la fête donnée pour la confirmation de la jeune fille. A l'entrée dans l'adolescence, elle s'était prise d'intérêt pour la religion et avait fait la démarche d'adhérer à l'Eglise, prenant en cela le contrepied de ses parents, tous deux aussi indifférents que possible à l'appel de Dieu. Tuomas se revoyait à cette fête, il revoyait sa timidité, sa gaucherie, il revoyait aussi le rouge qui colorait les joues marquées de taches de rousseur de Milla. Avec ses cheveux courts blonds décolorés et son bouquet de roses sur les genoux, il la voyait sourire aux membres de sa famille et devant les objectifs des appareils photo, il se souvenait de l'émotion de la jeune fille à l'écoute des discours de félicitations. Aujourd'hui, en la voyant descendre de la Jaguar que Mäkelä venait de garer dans la cour, il remarqua la grâce de ses mouvements, la grâce avec laquelle elle s'alluma une cigarette, l'élégance du petit mouvement du menton qu'elle eut à l'instant d'expirer sa première bouffée de fumée. Il remarqua aussi le geste qu'elle fit pour se remonter les seins dans son chemisier portefeuille très ajusté.

Ils n'étaient plus des enfants.

Quant à Kaarina, ses cheveux châtain étaient arrangés en chignon flou et elle portait de larges boucles d'oreille en argent qui se balançaient en tous sens. Quant elle vint embrasser Tuomas, sa poitrine se plaqua contre celle du jeune homme au point qu'il sentit les agrafes de son soutien-gorge. Il remarqua aussi les effluves de parfum que Kaarina répandait sur son passage.

Milla s'installa dans la chambre face à celle de Tuomas, juste de l'autre côté du couloir, Eero et Kaarina prenant la chambre qui jouxtait la sienne.

- Reste cool, mon garçon, lui fit Eero avant de disparaître.

Voulait-il dire par là que Tuomas pouvait passer la soirée avec eux, ou qu'il fallait qu'il reste dans sa chambre en attendant que son oncle lui confie de nouvelles tâches ?

Il alla dans sa chambre, refermant la porte derrière lui.

Quand les voix de Milla et de Kaarina furent assez éloignées, signe qu'elles se trouvaient au rez-de-chaussée, il ouvrit sa porte et fit quelques pas dans le couloir. Le plancher craqua. Il ouvrit la porte de la chambre de Milla et en franchit le seuil. Un lambris d'appui courait sur les murs de la pièce, un poêle ancien repeint en blanc trônait dans un angle. Il gagna la fenêtre, d'où il vit qu'Eero avait entrepris de chauffer le sauna : la fumée se répandait en tournoyant au-dessus du toit avant de descendre sur la pelouse et de finir dissipée par le vent.

Là-bas au bord de l'eau, Eero aidait Milla et Kaarina à monter dans le canot, puis il détacha la corde qui le retenait au ponton et donna un bon coup de rame pour lancer l'embarcation.

Tuomas fouilla dans le sac de Milla, et aussitôt une odeur de fille l'envahit. Il tomba sur une petite culotte en dentelle : au contact de ses doigts, la petite pièce en tissu lui semblait immatérielle. Elle serait restée flotter dans l'air qu'il n'en aurait pas été étonné.

Assis dans le sauna chauffé à fond, Tuomas lorgnait ses testicules tout ratatinés sous l'effet de la chaleur, vaguement honteux de cette modification de son anatomie. De son côté, Eero s'acharnait à projeter toujours plus d'eau sur les pierres fumantes du poêle, faisant monter encore et encore la vapeur. Il s'interrompit un instant pour observer qu'il s'était fait opérer des yeux, grâce à quoi il n'avait plus besoin de lunettes.

- Il y a cinq ans, quand j'ai fait mon infarctus, poursuivit Eero, mon cardiologue m'a prévenu que si je continuais au même rythme, je serais dans le trou au bout d'un an. Eh bien, tu vois, je suis toujours là !

Il ajouta qu'il s'était acheté un vélo d'appartement mais s'était vite aperçu qu'il n'avait jamais le temps d'en faire ; puis il avait fait l'acquisition d'une paire de baskets et d'une tenue de jogging, si bien que maintenant il avait l'habitude de sortir courir à tout moment, quel que fût l'endroit du monde où il était de passage. Après avoir tenté à deux ou trois reprises de passer du petit trot aux grandes enjambées, il avait fini par se faire une raison : les efforts intensifs n'étaient vraiment pas pour lui ; il est vrai qu'à chaque tentative, le pauvre avait l'impression que ses poumons frôlaient l'implosion.

- Même sans le sport, la vie c'est déjà assez une sacrée bagarre comme ça.

Ils coururent sur le ponton qui résonnait et craquait fort sur leur passage et se jetèrent dans l'eau sombre et glaciale.

Le cuisinier avait composé un menu qui tenait largement compte des préférences de Kaarina : il allait y avoir de la salade, des asperges blanches à la sauce hollandaise, du hareng de Haugesund à la russe, de la truite sauvage légèrement fumée et sa sauce aux morilles, et comme dessert de la glace au chocolat et une pavlova aux fraises.

Eero racontait anecdote sur anecdote. Un jour, en Russie, il avait passé toute une semaine en négociations avec une grosse société d'électronique locale, pensant jeter les bases d'une coopération avec cette entreprise. Quand il commença à devenir clair que les parties ne parviendraient jamais à un accord, Eero proposa aux Russes de ne plus penser à toute cette affaire et de se détendre un peu en faisant la fête.

- Et alors là, la fête a duré toute la semaine suivante, ajouta Eero sans pouvoir se retenir de rire. A un certain moment, poursuivit-t-il, il se précisa que le PDG du groupe n'était autre que le petit-fils de Beria, l'ancien haut responsable soviétique... il faut dire que le père Beria était vraiment un drôle de coco : il était à Staline ce qu'Himmler était à Hitler, un tortionnaire et un maniaque sexuel responsable de centaines de milliers de morts. Mais alors moi, tout à coup, j'ai eu une idée de génie, si on peut dire, j'ai voulu porter un toast à la Russie nouvelle... debout, mon verre de vodka à la main, j'ai déclaré qu'heureusement le monde avait quand même un tout petit peu évolué depuis le bon vieux temps du camarade Staline : « ... Comment ça, évolué ? », font mes Russes, l'air d'avoir avalé un manche à balai. « Qu'est-ce que vous voulez dire exactement, monsieur Rajala ? »

Kaarina esquissa un sourire. Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le cliquetis des fourchettes et des couteaux contre les assiettes, puis Eero resservit de la bière et du vin aux convives, à l'exception de Tuomas qui avait décidé de s'en tenir à l'eau. Eero essaya de mettre un peu d'ambiance en levant son verre à la Saint-Jean, à la famille, à la jeunesse, à l'avenir qui évidemment ne pouvait être que radieux.

- L'avenir ? réagit Milla. Un jour, on nous a fait plancher sur un sujet comme ça à l'école. On nous a demandé de décrire comment on voyait notre avenir avec tous ces changements climatiques, toutes ces crises financières.

- Et alors, qu'est-ce que tu as répondu ? demanda Kaarina, les coudes sur la table et les mains jointes sous son menton.

- Quand le prof a passé en revue toutes les copies, on s'est rendu compte que la plupart des élèves avaient écrit, genre : « Ouais, c'est évident que la fin du monde c'est pour bientôt, mais bon, moi personnellement, je suis sûr que j'ai un super avenir devant moi ! »

- Alors dis-moi, fit Eero en se tournant vers Tuomas, comment tu les trouves, là, mes deux femmes ?

Milla siffla entre ses dents.

- Kaarina, poursuivit-il, c'est mon premier et mon dernier amour. Elle est extraordinaire. Tu vois, d'un côté tu as le commun des mortels, de l'autre tu as Kaarina. Elle ne joue pas dans la même cour... disons qu'elle évolue dans une autre dimension !

- Exact, acquiesça Kaarina en souriant. Je suis la femme et l'être humain par excellence. Cela dit, ça me fait une belle jambe...

Eero fit un clin d'œil à Tuomas.

- Avant tout, c'est une avocate tellement teigneuse que personne n'aurait envie de se retrouver face à elle dans une procédure de divorce, reprit-il.

Kaarina poussa un petit rire. Le soleil venait de percer à travers les nuages et la glace de l'armoire s'illumina d'un coup.

- Quel dommage que tu n'aies pas eu le temps de connaître Greta, fit Eero en se tournant vers sa fille. C'est d'elle que ta mère tient tout ça, cette espèce de..., enfin, tu sais bien. Greta, on aurait dit le Fantôme de l'Opéra. N'empêche qu'elle était dix fois plus vivante que bien des gens deux fois plus jeunes qu'elle. Tu te rends compte : même à quatre-vingt ans et des poussières, il y avait encore des hommes qui lui téléphonaient... et elle, Greta, ça ne la gênait pas de faire son numéro de charme, de flirter avec ses admirateurs... Je me souviens, elle disait toujours : « Ah, mais c'est qu'un bel homme, ça ne serait pas de refus ! Je dis bien un homme, un vrai, tenez, comme le maréchal Mannerheim ! Ah ça, oui ! »

Par contre, personne ne mit sur le tapis les épreuves par lesquelles étaient passé Tuomas l'hiver précédent.

Normalement, il aurait dû se sentir soulagé de cet « oubli ».

En réalité, il avait maintenant même doublement honte.

Au cœur de la nuit claire, l'été exultait. C'était l'heure où le soleil reste danser avec la ligne d'horizon et le paysage tout entier semblait embrasé. Sur le ponton, Eero servait du champagne à Milla et à Kaarina. Le flamboiement du grand feu de joie du solstice leur faisait rougeoyer le visage à tous trois.

Tuomas aida le cuisinier à desservir, après quoi l'employé prit congé. Dans la cuisine, Tuomas rinça assiettes, plats et couverts avant de les disposer dans le lave-vaisselle. Il glissa une pastille dans le compartiment prévu à cet effet, referma celui-ci et appuya sur « Start » : aussitôt, un gargouillis se fit entendre dans les entrailles de la machine. Quant aux plus grandes casseroles et aux saladiers, il les lava à la main. A un moment, de la mousse déborda de l'évier et lui mouilla le devant de son jean.

Il entendit des bruits de meubles qu'on dérange dans l'entrée, puis la voix rauque de son oncle : Kaarina lui demandait de faire moins de bruit, mais l'autre eut un rire pour toute réponse. Ensuite, leurs voix se perdirent à l'étage.

Tuomas sortit, vit que le feu s'était éteint. Milla, assise au bout du ponton, lui fit signe de la rejoindre. Elle portait un pull avec le ciré d'Eero par-dessus. Comme une boule de feu orange, le soleil s'attardait au-dessus de la masse sombre de la forêt, espace de tous les enchantements, de toutes les menaces aussi. Il sentait la respiration de la nuit d'été lui traverser le corps tout entier, jusqu'à lui faire vibrer les os ; pendant ce temps, les moustiques n'arrêtaient pas de lui tourner autour, les canards sauvages faisaient du remue-ménage dans les roseaux.

- C'est une nuit magique, fit Milla.

Tuomas approuva de la tête. Milla dut faire un effort pour extraire sa main de son vêtement beaucoup trop grand, après quoi elle tira d'une de ses poches un paquet de cigarettes, écartant de l'autre main sa frange qui lui tombait sur les yeux.

- Tu fumes ?

Tuomas fit non de la main. Milla alluma sa cigarette et exhala la fumée en direction du lac.

- Comment ça se passe avec lui ? demanda-t-elle.

- Quoi, avec Eero ? Pas trop mal finalement.

- T'as bien de la chance, parce que tout pas le monde peut pas en dire autant. En ce moment, c'est chaud, dans sa boîte... Enfin, t'as dû en entendre parler...

Tuomas haussa les épaules. Elle reprit :

- ...Tu sais, Maman dit toujours que j'suis la « chouchoute à son papa » ! C'est parce que j'suis la seule à qui Papa ne refuse jamais rien ! J'sais pas... disons que si j'ai besoin d'un truc, n'importe quoi, pas de souci, il me l'achète ! Il dit toujours que je peux tout lui demander. Et tu sais, quand il te dit « tout », c'est vraiment tout !

- Ouais, ça lui ressemble assez...

- Ben moi tu vois, ça me fait trop peur, ça...

- Attends, y a pas mal de gens qui voudraient être à ta place, non ?

- Ouais, eh ben, ils feraient bien de se servir un peu de leurs méninges... enfin bref...
- Je voulais te dire... je vais être obligé de redoubler ma terminale.
- Ben oui, je sais... t'as eu quelques petits... enfin, c'était pas un si petit truc que ça, en fait... Oh, excuse, tu sais ce que c'est : on papote, on papote... et puis toc, on lâche une connerie.

Il y eut un silence.

Pendant un bon moment, Tuomas avait observé Milla, il avait suivi ses gestes pendant qu'elle s'enduisait les mains de crème hydratante après son sauna, puis, l'observant toujours, il avait remarqué comme elle tripotait nerveusement la fermeture éclair de sa combinaison de sport blanche. Il l'avait écouté parler aussi, il avait continué à la suivre du regard dans le séjour, où elle allait et venait, tantôt à l'autre bout de la pièce, tantôt tout près de lui, si près que la lueur des bougies se reflétait dans ses prunelles. Que pouvait-elle bien penser de lui ? Est-ce qu'un type comme lui pouvait compter pour une fille de riches à l'avenir prometteur ? Milla était tellement pourrie gâtée que c'en était presque indécent.

Une fois, elle avait été victime de brimades à l'école. Mis au courant, Eero était allé trouver les parents de ses harceleurs et avait gueulé si fort que l'affaire s'était arrêtée là. Après, Milla avait eu droit à une sorte de respect craintif de la part de l'ensemble de ses camarades.

- T'as déjà pensé à ce que tu veux faire comme études ? questionna-t-elle.

Quand il mentionna son projet de s'inscrire en faculté de droit, Milla parut impressionnée. Il expliqua qu'il avait eu l'occasion d'étudier le théâtre grec antique en philo : encouragé par son professeur, il avait lu l'histoire d'Œdipe, d'Antigone et de Médée. Antigone surtout l'avait profondément marqué, au point que cette héroïne lui apparaissait parfois au milieu de ses états à mi-chemin entre rêve et réalité, bien présente et vivante par-delà les siècles. Il récapitula pour Milla : Antigone avait bravé l'autorité de Créon en exigeant des funérailles pour son frère Polynice, or Créon ne l'entendait pas ainsi. Pour lui, la dépouille du traître Polynice était tout juste bonne à pourrir au soleil hors les murs de la cité, à servir de pâture aux chiens et aux corbeaux.

Pour Tuomas, il y avait là un déni de justice manifeste. C'était une question de principe.

En partant d'Antigone, il en était venu à imaginer entrer en fac de droit, et là, Tuomas avait eu le sentiment d'être sur la bonne piste, une piste qui pourrait le mener loin.

Mais tout cela, il n'y pensa plus de tout l'hiver, pendant son séjour derrière les vitres blindées du *service*.

Un plongeon arctique poussait son cri dans la nuit, seule sonorité au milieu du silence, l'odeur de l'herbe et des roses se mêlait à celle de la vase du bord du lac. A cet instant, Tuomas sentit la chaleur de Milla le gagner par-delà l'attitude de retenue de la jeune fille : il se dit qu'ils auraient pu être amis, et même, ils auraient pu être tout ce qu'on veut.

Mais l'envie de toucher Milla lui passa plus vite qu'il ne faut pour le dire.

- On pourrait s'appeler plus souvent, proposa-t-il, s'appeler, et même...

- Je pars à New York, interrompit Milla.

- A New York ?

- Quoi, Eero t'a rien dit ?

Si Tuomas avait pu se faire tout petit, à en devenir invisible même, il l'aurait fait là maintenant. Il aurait disparu pour ne plus jamais revenir.

Après la Saint-Jean vint une vague de chaleur. Eero ne donnait plus de ses nouvelles. Tuomas essaya alors de se laisser aller au plaisir de paresser : il allait juste au bourg en vélo pour ses courses alimentaires, en profitant pour emprunter des livres à la bibliothèque et louer des DVD. Le reste du temps, il lézardait sur le ponton, observant la course des nuages blancs dans le ciel bleu dépoli. Devant lui, le lac changeait de coloration jour après jour, peu à peu l'eau paraissait plus limpide, les nénuphars fleurissaient de plus belle.

Il repensait à sa mère, à la chambre de son enfance. Il repensait à ses camarades de classe, à toute sa vie d'avant, et chaque jour il y voyait un peu plus clair. Il avait pris un aller simple ; le retour, il n'en était pas question.

Son job saisonnier à la villa ne pourrait se prolonger indéfiniment. Quel était au juste le plan d'Eero ? L'idée était-elle que Tuomas passe l'été isolé du monde, ce qui laissait le temps de lui trouver une solution ou une autre ? Son oncle pensait-il que le garçon resterait là à ne rien faire avant de se plier bien gentiment aux décisions familiales, sans oublier de se montrer éternellement reconnaissant pour l'aide reçue ? Décamper de la villa, c'était hors de question : Eero en serait vexé à mort, et d'ailleurs Tuomas ne voulait pas non plus décevoir sa mère. Et que penseraient Kaarina et Milla alors, si jamais il s'enfuyait pour retourner se réfugier dans les jupes de sa mère ? Ce qu'il voulait, c'était mériter la confiance qu'on avait placée en lui.

Est-ce qu'il arrivait à Milla de penser un peu comme lui ?

Une fois encore, Tuomas fit défiler dans sa mémoire ses camarades d'école. Pour eux, son sort était scellé, il allait à sa perte inéluctable. Qu'est-ce que ces garçons et ces filles avaient de plus que lui ? Ils n'étaient ni plus intelligents, ni plus doués. Pourquoi avait-il fallu que ces choses lui arrivent à lui ?

- Quoi, tu prépares tes exams, le débile ?

Les cours et couloirs du lycée étaient le théâtre d'une comédie à mourir d'ennui : tout ce qui intéressait les élèves était de montrer qui était le plus fort. Dans ces conditions, à la raclée reçue par l'un correspondait la victoire de l'autre, victoire qui ne consistait qu'en un bref intermède de soulagement pour celui qui se disait que, pour cette fois, la raclée n'avait pas été pour lui. Dans les premiers temps de sa scolarité au lycée, Tuomas avait eu un seul copain, le dénommé Niemelä, un garçon complexé par une obésité naissante et qui passait pour attardé malgré des dons exceptionnels en mathématiques :

- Trouve-moi toutes les fonctions f définies au sein des nombres entiers positifs dont la valeur est un nombre entier positif ayant la propriété suivante : à tous les nombres entiers positifs a et b correspond un triangle non aplati dont les côtés sont a , $f(b)$ et $f(b + f[a] - 1)$. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Aussitôt après une question de ce genre, Tuomas se penchait sur une serviette en papier du MacDo, essayant péniblement d'y déchiffrer les griffonnages de calculs de Niemelä au milieu de toutes les taches de gras et de ketchup.

Par la suite, Tuomas devint très copain avec Hagström : il ne faisait pas bon avoir ce type-là comme adversaire sur un terrain de floorball, où ses attaques foudroyantes devant la ligne de but adverse étaient la hantise absolue de l'équipe d'en face. Grâce à son œil bien exercé à analyser instantanément les situations en cours de match, il ne s'en sortait pas trop mal au lycée : en toutes circonstances, il savait quoi faire pour se tirer d'affaire à moindres frais, c'est-à-dire qu'il réussissait toujours d'extrême justesse ce qu'on lui demandait de faire. Dans l'espoir de faire oublier un léger défaut d'élocution, il jouait les dragueurs, y réussissant d'ailleurs plutôt bien, au point que Tuomas ne pouvait s'empêcher de lui envier ses succès divers et variés. Là-dessus, Niemelä finit par se rendre compte qu'il lui arrivait de plus en plus souvent d'engloutir ses BigMacs tout seul : il décida de se venger, et pour ce faire se mit à répandre des ragots minables, comme quoi les bons résultats scolaires de Tuomas avaient pour seule et unique explication les leçons particulières que lui, Niemelä, lui avait donné. Mais ce n'était pas tout : au cours d'une de ces leçons imaginaires, Tuomas avait prétendument eu la main baladeuse, or comme Niemelä n'était pas « comme ça », l'incident s'était soldé par la fin des relations entre les deux adolescents.

Bientôt définitivement isolé, Tuomas apprit que contre toute attente, Niemelä et Hagström s'étaient trouvés et étaient devenus inséparables, s'affichant à droite et à gauche comme les meilleurs amis du monde.

Tout le monde à l'école était tenaillé par le même sentiment de solitude, la même crainte, la même impression d'être embarqué dans une espèce d'histoire sans queue ni tête, bien que personne n'osât prononcer cette phrase à voix haute. C'était exactement la chose à ne jamais dire, car pourquoi se décarcasser à faire des études à partir du moment où la vie (pour ne pas dire le destin, la société, ou tout ce qu'on voudra bien y voir d'autre d'ailleurs) semble distribuer récompenses et punitions d'une façon parfaitement arbitraire ? Tuomas, en tout cas, avait le sentiment qu'aucun don naturel ne garantissait strictement rien à personne, que souvent même les plus grands efforts n'étaient pas payés de retour.

Avec des règles du jeu comme celles-là, il se sentait une valeur égale à zéro.

Et si les épreuves de l'hiver dernier n'avaient été que le prélude d'un thème musical sur lequel tous les démons du monde allaient l'entraîner dans leur danse ? Si c'était le cas, alors ni sa mère, ni Eero, ni le souvenir du sourire et des taches de rousseur de Milla ne pourraient plus l'aider.

Tu n'as pas ta place ici.

La première fois qu'il entendit ces paroles, c'était l'automne, il était dans le bus. S'il n'avait pas été en train d'écouter de la musique sur son mp3, il aurait pu prendre la voix pour celle d'un quelconque passager. Mais ça n'était pas une voix ordinaire. Elle venait d'infiniment loin, comme des confins de l'univers, résonnant au plus intime de son être, là même où elle avait le plus de chances de faire écho. Il avait beau se concentrer sur ses études, la voix l'aiguillonnait et le narguait encore et encore, semblant monter son intelligence contre lui, alignant des arguments plus justes les uns que les autres pour lui démontrer à quel point il était faible : au fond, c'était un bon à rien intégral, donc jamais il n'arriverait à rien, jamais il ne deviendrait un homme au milieu du monde des hommes.

Tu n'as pas ta place ici. Même s'il s'enfouissait la tête sous son oreiller, la voix était là. Il fallait qu'il sorte. Alors, il passait des soirées entières à errer au bord de la rivière Vantaanjoki : de là, il entendait le grondement des trains et la rumeur régulière de la circulation sur le périphérique. C'est là, un soir, qu'il prit conscience qu'il avait passé un pacte avec son tourmenteur. Dès lors, il lui fallait apprendre à négocier, à faire des transactions dans lesquelles entraient d'ailleurs une certaine part de chantage. Ça avait à voir avec les pactes mafieux au cinéma : « Tu nous paies, et comme ça on te protège... de nous-mêmes. » C'était pareil, à ceci près que lui ne pouvait pas aller voir la police. Il n'y avait

aucune loi au monde, pas le moindre programme de protection des témoins pour lui assurer sa sécurité.

Que voulait donc son tourmenteur ? Tuomas serait-il jamais capable de lui en donner assez, de le satisfaire entièrement, de trouver la monnaie d'échange qui lui rachèterait sa liberté ?

Novembre venu, sa mère commença à s'inquiéter : sentant cela, Tuomas fit tout son possible pour éviter de la croiser. Puis il eut des crises de rage et finit par s'enfermer plusieurs jours dans sa chambre. Sa mère se perdit en spéculations, craignant toutes sortes de choses pour lui, à commencer par le fait qu'il ait pu tomber dans la drogue. Elle gémissait continuellement qu'elle ne reconnaissait plus son fils ; lui, il voulait croire que tout cela allait passer.

Mais cela ne passa pas.

D'abord, il cessa d'aller au lycée, puis de manger, et enfin de dormir. On était maintenant entre Noël et le Jour de l'an, et une nuit, Tuomas sentit qu'il n'allait pas pouvoir aller plus loin. Il ouvrit la porte du balcon d'un coup de pied à en faire trembler toutes les vitres de l'appartement : il était en train d'escalader le garde-corps glacé quand sa mère l'agrippa.

Une ambulance vint le chercher. Hébété, Tuomas répétait sans cesse qu'il venait de tuer sa mère.

Au *service*, on lui donna comme compagnon de chambre un garçon qui se faisait appeler JP. A son arrivée, Tuomas trouva JP assis au bord de son lit, prostré, fixant son gros ventre tout flasque qui ballottait sur ses cuisses ; il avait des yeux si petits qu'on les distinguait à peine au milieu du blanc de son pyjama confondu dans tout le blanc du décor. En guise d'entrée en matière, JP déclara être le bâtard caché de l'ex-présidente de la République Tarja Halonen, à quoi Tuomas répondit en se présentant tout simplement comme Tuomas Honkanen, du quartier de Pukinmäki : ils se jetèrent un bref coup d'œil et partirent instantanément dans un fou rire interminable. La maman de Tuomas vint faire une visite. Tandis que Tuomas l'observait avec sa mine pleurnicheuse, il se sentait enfler, enfler toujours plus, jusqu'à se cogner aux murs blancs de la pièce. Il se disait que si quelqu'un lui avait enfoncé une aiguille à travers la surface translucide et étirée à l'extrême de sa peau, il aurait explosé à la seconde même, il ne serait plus rien resté de lui. Sa mère lui avait apporté du chocolat et de la lecture, sans comprendre qu'il aurait été bien incapable de manger ou de lire vu l'effet abrutissant que lui faisaient les médicaments. A la table de la grande salle commune, des malades disputaient une partie de Trivial Pursuit : au passage, Tuomas leur fit quelques commentaires sur le jeu qui lui valurent des réflexions admiratives sur son degré de connaissances en la matière. Dehors, derrière les vitres blindées, le triste et gris après-midi d'hiver n'en finissait pas de s'enfoncer dans la torpeur ; sur une affiche encadrée d'un tableau impressionniste, des petits garçons jouaient sur une plage.

« Pourquoi te battre ? Ce que tu gagnes, de toute façon tu vas le perdre. Pourquoi être triste ? Ce que tu perds, de toute façon c'était du vent », avait griffonné quelqu'un à l'encre sur le mur des toilettes.

Ses parents vinrent le chercher le jour de sa sortie. C'était la première fois qu'il les voyait ensemble depuis son enfance.

Il n'aurait voulu partir nulle part.

Après son séjour au *service*, Tuomas alla voir à trois reprises une femme dont l'attitude imperturbable et la physionomie toute en rondeurs ne faisaient qu'aggraver son angoisse. Il décida pourtant de faire de son mieux, de se donner une chance. Alors, il tenta de se reprendre, de s'y retrouver dans ses pensées : son corps tout entier tremblait sous l'effet de la tension, il dut redoubler d'efforts pour ne pas s'effondrer. Les mots venaient difficilement, il bégayait, rabâchant interminablement les mêmes phrases. De l'autre côté de la table, la thérapeute opinait du menton. Elle avait un mouchoir glissé dans une de ses manches ; à côté d'elle, une plante verte d'imposantes dimensions trônait, soulignant la banalité de la pièce ; dehors, un arbre dénudé se laissait se deviner à travers les lamelles de la vénitienne.

Par la suite, la Caisse d'assurance maladie fit connaître sa décision de rejet de la demande de prise en charge introduite pour le compte de Tuomas, et il en tira ses conclusions. Sa mère eut beau essayer de lui expliquer qu'elle trouverait bien l'argent d'une façon ou d'une autre, la décision de Tuomas était prise : non, il n'était pas malade, non, il n'avait pas besoin d'aide.

DEUXIÈME PARTIE

Arrivé en haut de la côte, il s'arrêta. On aurait dit que la canicule avait dissous toute présence humaine du paysage : il n'y avait absolument personne dans les parages, si bien que la vibration de la chaleur dans l'air était la seule palpitation de vie perceptible. Le bourg, lui, se distinguait de l'autre côté du bras de mer envahi de roseaux. Le chemin bordé de saules blancs suivait la berge du côté droit de la lagune ; plus loin devant lui, une montée menait aux lisières de la forêt tandis qu'à mi-chemin, un champ de colza faisait tache jaune sous le grand soleil d'été. Tuomas enleva son T-shirt et s'en épongea le front. Pendant toutes ces minutes, le concert des sauterelles n'avait cessé de résonner dans sa tête.

Tout en bas de la côte, le chemin se resserrait à l'extrême, coincé entre une paroi rocheuse et un garde-corps qui suivait le bord de l'eau à cet endroit. Après avoir franchi un terrain à l'abandon délicatement envahi de cerfeuil sauvage, il s'enfonça dans une érablière où la lumière filtrait doucement à travers les feuillages ; et toujours le bruit des pièces métalliques de son vélo qui s'entrechoquaient, le cliquetis de sa sonnette à chaque nouvelle bosse.

Sur le marché, les étals des marchands débordaient de légumes, de fraises, de pois de senteur et de camelote de toute sorte. Sur la terrasse de la cafétéria voisine, une femme assise sous son grand chapeau de paille tentait en vain d'éloigner les moineaux en donnant de petits coups de pieds dans leur direction. Continuant sa progression, Tuomas emprunta le passage souterrain, puis dépassa l'office de tourisme ; de l'autre côté de la rue, de jeunes garçons jouaient au foot dans la cour d'une école. Il était en train d'attacher son vélo au rack devant la bibliothèque quand son téléphone portable sonna.

Sa mère lui demanda comment il allait et quand il viendrait la voir.

Tuomas la voyait debout devant la fenêtre ouverte de leur salon, non loin de la porte entrebâillée du balcon, il voyait le voilage léger frémir au passage du courant d'air chaud.

- Est-ce que tu prends tes médicaments ? tenta sa mère.

- Ecoute, faut que j'y aille, là.

- Eero est avec toi à la villa ?

- Aucune nouvelle.

- Dis-moi au moins quelque chose... Qu'est-ce que tu fais de beau là-bas ?

- Eh ben, je viens de mettre le feu à la propriété, il reste plus rien...

Incapable de poursuivre, sa mère poussa un long soupir. Dans les secondes suivantes, de vagues sifflements se firent entendre sur la ligne, comme très loin dans l'espace et le vide ; les yeux fixés au sol, Tuomas remarqua que quelques herbes folles dépassaient d'entre les dalles en béton du trottoir. De l'autre côté de la rue, des entrepôts dormaient derrière leur haut grillage à moitié affaissé et partiellement arraché au niveau d'un poteau en aluminium, signe,

se dit-il, que quelqu'un avait escaladé la clôture à cet endroit. Les garçons qui jouaient au foot l'instant d'avant venaient de filer au milieu d'un nuage de poussière.

- Je lui ai parlé, fit soudain la mère sur un ton qu'on aurait dit celui d'un criminel qui passe aux aveux.

- ... Ben tiens, et je parie que tu lui as dit qu'y avait rien à tirer de moi... tout ça, quoi.

- Il t'aime, tu sais.

- Alors là ! Les ados, il en a rien à foutre, oui !

- Ne parle pas comme ça, tu devrais nous être reconnaissant au contraire !

- Mais je le suis. Sauf que je voudrais bien savoir de quoi.

A l'instant d'entrer dans la bibliothèque, il n'aperçut pas à temps une fille qui sortait : sous la pression du chambranle de la porte vitrée qui venait de s'ouvrir, elle fut repoussée quelques pas en arrière et les livres qu'elle serrait contre elle se répandirent sur le lino du vestibule. Tuomas se confondit en excuses, les yeux brûlants de soleil, incapable une ou seconde ou deux de voir ce qu'il y avait devant lui dans l'entrée entrouverte de l'édifice.

- Pas grave, fit la fille sur un ton moyennement convaincant.

Mais déjà, Tuomas s'était accroupi, ramassant les livres à toute vitesse. La fille portait un chemisier en coton à manches courtes, une culotte de cavalier renforcée par deux pièces en cuir à l'endroit le plus rebondi de son anatomie, des bottes aussi. Une cravache dépassait de son sac à dos, tandis qu'un casque noir se balançait contre le haut de ses épaules, fixé aux sangles du sac.

Ses livres une fois récupérés, elle dégagea sa bicyclette du rack. Tuomas la suivit un temps du regard, jusqu'à ce qu'elle ait totalement disparu.

Après avoir pédalé jusqu'à la villa et s'être baigné en vitesse dans le lac, Tuomas se mit à penser à la rencontre de tout à l'heure, essayant de s'imaginer le visage de cette fille. Tout le reste, il s'en souvenait : la vague odeur d'écurie qui se dégageait de ses affaires, le son de sa voix, les reflets dorés de ses cheveux aux racines foncées, les formes de son corps.

L'un des livres empruntés par la fille était *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald. Après le départ de son inconnue, il était allé vérifier si un autre exemplaire était disponible, et c'était le cas : alors, il prit le livre et le lut le même soir. Arrivé à mi-lecture, il bascula dans le sommeil, mais ce fut pour se réveiller en sursaut peu après. Il alla se faire du café, grâce à quoi il poursuivit ce qu'il avait commencé. C'était comme s'il attendait à découvrir dans ce livre tel ou tel point qui aurait un rapport avec la fille de la bibliothèque. Arrivé à la dernière page, il se sentit déçu dans un premier temps, comme trompé. Il se disait que ce roman l'avait juste effleuré sans laisser la moindre trace. Peu après pourtant, il alla s'installer sur les marches du perron de la villa face au ciel nocturne embrasé de reflets pourpres, et alors des dizaines d'images se mirent à affluer à la surface : la promenade de Gatsby seul sur la plage, face à l'océan et à sa solitude, les trajets entre Long Island et New York, les fêtes fastueuses, les deux yeux extraordinaires sur le panneau publicitaire géant, la scène du garage, la jalousie, le climat de plus en plus étouffant à l'approche de la fin. Ancien combattant de la Première guerre mondiale, Gatsby s'était enrichi grâce au trafic d'alcool, avant d'entamer sa relation amoureuse fatidique avec la cousine de Nick, une fille à qui Tuomas, lui, n'aurait certainement pas fait confiance une seule seconde.

Tout admiratif qu'il était de Gatsby, Nick avait refusé la place qui lui était proposée par le héros de l'histoire : peut-être Nick avait-il fini par accepter le sort qui était le sien, celui de jouer les éternels outsiders.

Au petit matin, Tuomas était au lit mais ne dormait toujours pas.

Il pensait toujours à la fille de la bibliothèque. Il se leva, descendit au rez-de-chaussée. Dans la cuisine, il trouva un couteau à fileter et un feutre noir, après quoi il remonta quatre à quatre dans sa chambre. Ayant jeté sa couverture, son oreiller et son drap au sol, il fit une fente de dix centimètres au matelas ; avec le feutre, il dessina une vague toison pubienne autour, esquissant ensuite les grandes lignes du corps humain, y ajoutant des traits censés figurer une chevelure, deux yeux, des lèvres ; à l'emplacement des seins il posa son oreiller, qu'il étreignit, embrassa, caressa longuement. Et il entra d'un coup dans la femme de ses rêves.

Mais un bruit étrange, comme une série de claquements, se fit entendre au rez-de-chaussée.

Il s'assit au bord du lit : le son avait été si net qu'il ne pouvait l'avoir rêvé. Il recouvrit soigneusement sa femme du drap et de la couverture, enfila son jean et descendit l'escalier à pas de loup. Il ouvrit la porte d'entrée principale et s'assit sur les marches du perron : devant lui, l'horizon était d'or, des nappes de brume glissaient sur le lac. Il leva les yeux vers les fenêtres de la villa, toutes fermées et éteintes. Soudain, un nouveau fracas se produisit : cela venait de l'empierrement qui courait autour de la maison entre la limite de la pelouse et le

socle en pierre de la villa. Tuomas s'approcha et comprit : il y avait là un merle qui tentait tant bien que mal de se remettre sur pied. Il remarqua la panique dans les yeux noirs de l'oiseau, brillants comme deux petites perles. Il s'approcha encore un peu : le merle réunit alors toutes ses forces, déploya ses ailes dans un grand battement et disparut dans le ciel côté nuit, laissant un peu de son duvet sur un carreau.

Il alla faire pipi contre un arbre. Il avait des gargouillis au ventre, il avait faim. Il s'essuya les mains sur les poches arrière de son jean et rentra se faire un sandwich au saucisson fumé dans la cuisine. Il se vit dans la vitre de la fenêtre et ne se reconnut pas tout de suite, tant le tube au néon du placard-égouttoir à vaisselle lui dessinait des ombres sur le visage ; dans la seconde d'après, il ressentit la brûlure du sel du saucisson sur ses lèvres gercées.

Son tourmenteur ne disait toujours rien.

Ce coquin était-il en train de préparer un coup encore plus vicieux pour lui faire perdre complètement la tête ? Ou bien s'était-il tout simplement découragé, constatant que la lutte avait eu lieu et que Tuomas l'avait emporté ? Alors, il n'était pas exclu que le mauvais esprit se soit persuadé qu'il n'avait plus de marge de manœuvre, que ce n'était plus la peine de tenter d'autres manigances.

Tuomas tendait l'oreille, à l'écoute tant de lui-même que du moindre bruit extérieur. Au fond, ce n'était pas lui qui veillait sur la villa, c'était celle-ci qui le surveillait.

Il prit appui sur le plan de travail de la cuisine ; un instant, il fut tenté de retourner jeter un œil aux armes d'Eero dans la cave. Mais c'est la pensée de la fille de la bibliothèque qui reprit le dessus, et de fil en aiguille il se prit à imaginer tout ce qu'il n'aurait jamais dans sa vie. Sur le dessus d'un panier rempli de magazines, il remarqua une photo de couverture représentant les fameuses statues de lave de l'île de Pâques. Elles le fixaient, muettes sur les rivages de l'éternité, figées dans leur rêve où aucun mortel n'a accès. Il y a longtemps, les indigènes avaient détruit toute chance de vie sur l'île en sacrifiant la forêt de palmiers primitive. Il avait toujours été frappé par cette histoire, vraie ou pas d'ailleurs : d'abord, les habitants s'en étaient sortis en mangeant les poulets et les rats, puis ils avaient fini par s'entredévorer.

Il sursauta en entendant crier le nom d'Eero dans la cour. L'espace d'une seconde ou deux, il se demanda où il était, quelle heure il était. Il pensa éteindre la lumière et faire comme s'il n'y avait personne à la maison. Quand la même voix d'homme résonna à nouveau, il comprit que c'était trop tard.

- Rajala ! Je sais que vous êtes là !

Le ton sur lequel ces mots avaient été prononcés laissait peu de doutes sur les intentions du visiteur. Tuomas pensa : « Qu'est-ce que je fais maintenant ? »

- Sortez ! hurlait maintenant l'homme. Vous entendez ! Sortez de là !

Tuomas gagna l'entrée, hésitant encore : le type pouvait essayer d'entrer de force, que ferait-il en ce cas ? A en juger à sa voix, l'intrus n'avait pas encore atteint les marches de la maison. Il ouvrit la porte. Une silhouette se distinguait au milieu d'un halo bleuté.

- Qui êtes-vous ? fit l'autre.

- Eero n'est pas là en ce moment.

- Vous pouvez lui dire que tout ce que je veux, c'est lui parler. Rien d'autre.

- Je l'appelle demain.

L'inconnu se rapprocha de quelques pas : c'était un homme trapu et à moitié chauve, d'un âge impossible à déterminer ; il portait une chemise à manches longues kaki et transpirait abondamment. Aucune voiture, aucun vélo visible alentour. En tout cas, il n'était pas saoul. Il jetait des coups d'œil inquiets à la ronde, ce qui lui donnait tout à fait la dégaine de quelqu'un qui fait pour la première fois quelque chose de défendu.

- Enfin, à supposer que je l'appelle, tenta d'ajouter Tuomas.

- Non, non, non, attendez un peu ! Vous allez lui demander de sortir, et tout de suite !

- Ben, il sortirait à coup sûr, s'il était ici !

- Z'êtes son fils ?

- Il est mort, son fils.

- ... Ah ben oui, c'est vrai, tiens. Son fils... le fameux fils unique, à la droite du Père... enfin, bref.

- Bon, je vais l'appeler tout de suite, décida Tuomas.

Il était sur le point de tourner les talons quand l'homme lui demanda d'attendre encore un peu.

- De toute façon, il répond pas. J'suis passé chez lui à Espoo, il est pas là non plus.

- Vous avez vu sa femme ?

- Elle avait aucune nouvelle de lui, elle non plus.

- ... Et donc vous êtes tellement pressé de le voir que vous pouvez pas...

- Dis donc, tu m'as pas dit qui tu es ?

- Moi, ben, euh, je travaille ici, c'est tout.

- Ah, tu travailles, c'est tout ? Eh ben ça, c'est une bonne chose, que t'aies du travail. Parce que moi, j'en ai pas. J'en ai plus. Ni ici, ni ailleurs. Tu veux une pastille à la menthe ?

Tuomas fit signe de la tête que non. L'homme porta une pastille à sa bouche, se mettant à la sucer bruyamment tandis qu'il fixait le bord de l'eau. Le lever du soleil était proche maintenant.

- Nom de Dieu, on est dans les deux cent hommes et femmes, on a tous des familles, des traites à rembourser pour nos maisons ! Tu vois, moi, j'ai la cinquantaine. Eh ben, ici, en Finlande, avec ma formation, je peux tirer un trait définitif sur le boulot. Et qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un truc pareil ? Toute ma vie, j'ai fait de mon mieux, toute ma vie j'ai fait ce qu'on me demandait : j'ai marché dans les clous, quoi. Fait chier tiens ! Et mes gamins, comme par hasard ils sont ados en ce moment, y a pas pire moment !

Tuomas pensa répondre quelque chose, mais déjà l'homme poursuivait :

- Dis-lui juste que... enfin, que ça peut vraiment pas...

L'homme regardait Tuomas, les yeux très fixes. Il semblait avoir du mal à respirer. Il secoua la tête de haut en bas comme pour convaincre Tuomas d'on ne sait quoi.

- J'vais y aller, là, fit Tuomas.

- Tu restes là ! aboya l'autre. Sa voix gutturale resta résonner quelques instants au fin fond de Tuomas. Il se dit qu'il aurait peut-être le temps de s'enfermer dans la maison, mais comment être sûr qu'alors l'inconnu ne s'exciterait pas plus encore, et qu'il ne s'introduirait pas dans la villa par une fenêtre ?

- Il est tard, hasarda-t-il.

- ...Ma femme prend toujours les choses tellement... C'est parce que dès son enfance, on lui a mis dans la tête qu'elle avait rien à gagner à se faire remarquer : « Tu la mets en sourdine, tu fais surtout pas de vagues ! » ...Du coup, elle s'est habituée à souffrir en silence, seule dans son coin. Des fois, je la regarde dans la cuisine... je suis là, contre l'évier, et elle, elle est assise à la table... et là, tu vois, ça me fait mal, tu comprends : ça fait mal, nom de Dieu, mais mal, quoi...

Tuomas essaya de se souvenir où il avait laissé son téléphone. De toute façon, à supposer même qu'il mette la main dessus, il ne savait qui appeler. Si l'homme en décidait ainsi, il aurait largement le temps de lui régler son compte : à peine le temps que mettraient les agents de la patrouille de police à boire leur café à la station-service de l'entrée de l'autoroute, et tout serait terminé.

- ...J'me souviendrai toute ma vie de notre premier appartement, à ma femme et à moi. On avait posé une porte d'armoire sur deux casiers à bières, ça nous a fait notre table à manger. J'étais jeune à ce moment-là, j'me disais : « Eh ben voilà, apparemment c'est ce genre d'ambiance qui leur inspire toutes leurs chansons gngngnan... *Toi et moi et la maison du bonheur*, ce genre de truc. C'est vrai que dans l'temps, j'me disais qu'il pourrait y avoir toutes les tempêtes du monde, nous on avait un endroit où il fait chaud et bon vivre. Tu vois. C'est c'qu'on croit quand on est jeune et un peu con.

L'homme secoua la tête, ricanant.

- ...On avait pas les moyens pour une robe de mariée... mais attention, on s'est mariés, hein. Et alors, pendant plusieurs années, on s'est dit qu'on avait vraiment du bol tous les deux : on pensait tous que Ratek avait un très bel avenir ; tout le monde était d'accord pour reconnaître qu'Eero avait une volonté de fer, qu'il avait une « vision » aussi. Quand c'était les vacances, on restait dans notre banlieue, mais on était insouciant tu vois : on s'faisait des barbecues dans la cour de l'immeuble, on emmenait les gamins à la plage, et retour le soir.

- Euh...

- Ratek avait tous les atouts en main. Mais ces atouts, il en reste plus rien maintenant. Pourquoi la boîte en est là aujourd'hui ? Qui en est responsable ? Eh ben, Eero Rajala... lui et personne d'autre ! C'est parce qu'il a voulu s'en mettre plein les poches et qu'il s'est laissé griser par le pouvoir qu'on en est là ! S'il avait accepté de passer la main à l'époque où les

problèmes actuels en étaient qu'au début, on aurait pu décrocher de nouveaux financements, la situation aurait rien à voir.

Il faisait plus clair dans le jardin, le jour gagnait au milieu du gazouillis insistant des oiseaux. Tuomas sentait la fatigue le brûler de partout.

- L'argument comme quoi le travail coûte trop cher en Finlande, moi j'dis que c'est s'foutre de la gueule du monde ! La question, c'est de savoir c'qu'on veut : faire fabriquer de la camelote de merde à tour de bras par une main-d'œuvre d'esclaves, ou bien avoir de la qualité, ouais, d'la qualité, avec d'la recherche, du développement, tout ça quoi... Tu vois, plus j'y pense, plus j'pense à toutes ces années de sacrifices et plus je...

L'homme se mordit la lèvre, poursuivant :

- Tu sais c'qu'y a de plus dingue dans tout ça ? C'est que j'm'en veux. Que j'me dis qu'en un sens, tout ça c'est d'ma faute finalement. Que j'mérite ce qui est en train d'arriver. Non mais c'est une histoire de dingues, ça ! Attends, t'as des gars qui jouent au poker... or l'enjeu, c'est nos vies... et nous de notre côté, qu'est-ce qu'on fait ? On s'sent coupables !

L'homme essaya de rire, mais ce qui sortit de sa bouche n'avait vraiment rien d'un rire.

- Il m'faudrait de l'argent, grogna-t-il après un silence. Je voudrais rentrer.

- Je vous appelle un taxi, dit Tuomas.

Tuomas retourna à l'intérieur et courut en haut. Il retrouva son téléphone portable dans la poche de son jogging. Tout en essayant de se rendre compte si l'homme l'avait suivi dans la maison, il composa le numéro des renseignements, se fit mettre en relation avec la centrale de taxis et demanda une voiture. Dans la poche arrière de son jean, il mit la main sur deux billets tout froissés, un de dix euros et l'autre de vingt : il poussa un soupir de soulagement et redescendit.

L'homme était en bas, fixant le séjour dans la lumière du matin.

- Y en a pas pour longtemps, annonça Tuomas.

- Pas pour longtemps pour quoi ? Pour la fin du monde ?

- Je parlais du taxi.

Tuomas déposa les billets sur le coin de la grande table du séjour. L'homme le regarda, il regarda l'argent, agrippa le dossier d'une chaise et se laissa lourdement tomber sur le siège.

Soudain, la tête lui tomba. Il la tenait entre ses mains comme si elle s'était entièrement détachée du corps.

Une petite recherche sur Google, et Tuomas fut en possession des coordonnées de tous les haras du voisinage. Il décida d'aller leur rendre visite. En chemin pour récupérer son vélo sous l'appentis, il se rendit compte qu'il n'allait pas tarder à pleuvoir : de gros nuages gris foncé avaient envahi le ciel, les pins gémissaient sous le vent. Il revint à la villa.

Pour ce qui est du visiteur de la nuit précédente, il avait déjà appelé Eero à ce sujet en lui laissant un message sur son répondeur. Il reçut un SMS de son oncle : son conseil était de prendre les choses avec calme et d'appeler immédiatement la police si jamais l'homme revenait. Eero ajoutait qu'il passerait à la villa dès qu'il aurait une minute.

L'après-midi, la pluie traversa le paysage de part en part. Tuomas écoutait le crépitement des gouttes contre le châssis des fenêtres tandis que l'orage grondait au loin vers de la mer.

L'averse passée, il ne pensait déjà plus à la fille. Il sortit sur les marches et resta un moment à respirer l'air chargé d'humidité ; puis il gagna le ponton, monta dans le canot, détacha la corde et s'aida d'une rame pour prendre de la vitesse. Arrivé au milieu du lac, il releva ses rames et se coucha au fond de l'embarcation : il sentit l'humidité l'envahir à travers son jean et sa chemise sans pouvoir s'empêcher de penser que c'était un autre qui éprouvait cette sensation à sa place. La nuque appuyée contre le banc, il observait le long cortège des nuages qui passaient au-dessus de lui, le canot tanguait sur les vagues, l'eau du lac venait régulièrement éclabousser l'intérieur de l'embarcation. Il ferma les yeux, s'imaginant en train de descendre la rivière direction la mer, puis dérivant loin, toujours plus loin, vers les confins du monde.

Entraîné jusqu'à hauteur de l'embouchure de la rivière, le canot finit par heurter légèrement des rochers émergés. D'où il s'était échoué, Tuomas apercevait à distance la plage privée de la villa, le sauna ; quant à la villa elle-même, elle était à moitié cachée par la végétation.

La Villa Elina, quel endroit extraordinaire que celui-là, le type même de maison chargée d'âme et de souvenirs. Des visions se succédèrent : dans la belle demeure en bois du temps des Tsars, des employées de maison comme on n'en fait plus s'affairaient dans leurs tabliers et leurs bonnets en dentelle ; l'armateur Sundström allait et venait au milieu d'elles avec ses lunettes cerclées d'or, sa chaîne de montre se balançant sur son ventre bien rebondi ; puis voilà qu'il se faisait chef de chorale pour ses invités, c'était l'été, un grand nombre de gens endimanchés étaient réunis au pied d'un mât où battait le drapeau aux couleurs nationales, et tous entonnaient un chant patriotique, soudain graves dans la lumière éclatante des jours les plus longs de l'année. Et puis venait l'automne, c'était maintenant les huissiers qu'on voyait se succéder dans la cour : les créanciers du maître de maison avaient assez patienté, Sundström était acculé à la faillite.

- ...Est-ce que vous en avez conscience ?

Tuomas sursauta au son de la voix : c'était celle de sa thérapeute.

- Hein, de quoi ?

- De votre agressivité...

- Comment ça, de mon agressivité ?
- Oui. De votre agressivité.
- Mais j'suis pas agressif.
- Moi je trouve que si. Et d'ailleurs, c'est une bonne chose que vous réagissiez de cette façon. C'est une réaction normale.
- Normale... pas normale, j'en sais rien, moi. De toute façon, à quoi ça sert d'être agressif ?
- Croyez-moi, ça peut vous être utile : un jour, ça peut même vous sauver la vie.

Ces mots-là le ramenèrent à l'été précédent, où il avait fait quelques déménagements pour se gagner son argent de poche. Un jour, dans l'escalier d'un immeuble, l'équipe de déménageurs était en train de monter au sixième une lourde armoire à glace maintenue par des sangles, or le meuble leur échappa des mains, manquant de peu de s'effondrer sur Tuomas. S'il avait été ne fût-ce qu'un tout petit peu plus lent à la détente, l'armoire lui aurait écrasé la cage thoracique. Tout cela lui revenait maintenant : les voix qui résonnaient dans l'escalier de cet immeuble ancien en pierre de taille, la rampe en fer forgé avec sa main courante en bois laqué, les fenêtres logées dans leurs niches semi-cylindriques. Il revoyait l'éclair de lumière blanche qui s'était abattu sur lui, son sursaut d'abord, puis sa rage. Parmi les déménageurs, il se souvenait surtout d'une espèce de poivrot pas gêné de venir travailler en sentant la vinasse à plein nez, il revoyait sa gueule rougeaude et dégoulinante de sueur. Devant Tuomas encore tout tremblant, le type lança à la ronde : « Regardez-moi ça... les jeunes d'aujourd'hui, c'est des vraies femmelettes ! », et les autres d'éclater de rire.

Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Il avait de la force, il aurait pu clouer le bec à tous ces hommes, il aurait pu casser la gueule à ce porc imbibé, et même il aurait pu le démolir à mort avant même que les autres aient le temps de s'interposer.

Il se saisit d'une rame et la délogea de son tolet. Son mouvement eut pour effet de déstabiliser le canot, et il faillit tomber. Il sauta sur le premier rocher mais glissa sur sa surface humide, une de ses baskets s'enfonça dans l'eau. Alors la rage le prit, et il fit tourner la rame par-dessus sa tête, l'envoyant balader de toutes ses forces contre le flanc du canot : elle se fendit en plusieurs longs fragments éclatés. Puis il détacha l'autre rame et se mit à cogner l'embarcation encore et encore. A la fin, il tomba assis sur le rocher, respiration saccadée et corps en nage.

L'écho des coups se faisait encore entendre sur le lac.

S'étant frayé son chemin à travers les roseaux et les hautes herbes de la plage, il gagna la forêt et se mit à suivre de loin le bord de la baie. Après quelques instants de marche clapotante, il enleva ses baskets trempées, les considéra un instant puis les balança dans un buisson. Le bruit du vol des moustiques se poursuivait sans répit autour de lui, la forêt regorgeant de ces insectes. Bientôt, il se retrouva avec la plante des pieds complètement anesthésiée, insensible désormais aux aiguilles, cailloux et racines qui se présentaient sous son pas. Soudain, très près de lui, un oiseau jaillit, s'échappant vers la cime des arbres : il disparut si vite que Tuomas crut d'abord à un effet de son imagination.

Une fois à la villa, il alla chercher ses médicaments. La porte du poêle en faïence du séjour fit un grincement en s'ouvrant : dans le foyer noir de cendres, il enfonça une poignée de feuilles de papier journal et y mit le feu. Très vite, l'emballage blanc fut en flammes, transformé en une masse informe grisâtre qui se ratatinait au milieu d'une succession de projections incandescentes ; pendant ce temps, le film plastique des médicaments faisait des bulles qui viraient au noir, d'où une fumée âcre qui fit monter les larmes aux yeux à Tuomas.

Il se dirigea vers le bar, choisissant la bouteille de cognac qui avait l'air de coûter le plus cher, et s'en envoya une longue rasade.

La bouche en feu, il ne put retenir un haut-le-cœur. Malgré tout, il ne recracha pas.

Vêtu du costume Armani d'Eero, Tuomas était assis à la table à manger du séjour, la tête pleine du cognac d'Eero. Un éclair stria le ciel au-dessus du lac, puis le tonnerre fit trembler les vitres. Et ce fut le toc-toc de la pluie contre les carreaux.

Il ne reprit ses esprits que bien plus tard, alors qu'Eero était en train de le traîner dans l'entrée. Devant la porte de la cave, il interpella Tuomas :

- Tu veux être comme moi ? Eh bien, je vais te montrer, moi. Je vais te montrer un peu !

Il ouvrit la porte d'un coup de pied, mit la lumière dans l'escalier et descendit les marches, traînant toujours Tuomas derrière lui. Tout engourdi par le cognac, ce dernier vérifia qu'il avait bien toujours ses bras et ses jambes, instinct de préservation oblige. Au fur et à mesure de la descente, une odeur de renfermé lui montait aux narines ; pendant tout ce temps, Eero riait et jurait à tour de rôle. Tout tremblant, Tuomas avait un mal fou à avancer, son corps lui semblait peser des tonnes. Il finit par faire une culbute alors qu'il était à mi-chemin de l'escalier, mais Eero le remit sur pied si énergiquement qu'on entendit craquer les coutures de sa veste. Une ampoule nue pendouillait du plafond. Tuomas essaya de se dégager de l'emprise d'Eero, de dire quelque chose, mais il avait la gorge affreusement sèche, sans compter que sa langue boursoufflée lui interdisait pratiquement d'avalier.

Eero le flanqua dans un réduit, la porte se referma en claquant, il y eut un cliquetis dans la serrure et les pas du maître des lieux s'éloignèrent jusqu'à disparaître dans l'escalier.

Le goût du cognac lui remonta au palais et il eut envie de vomir. Il appuya son front contre la porte sans oser se retourner. Là, dans le recoin le plus obscur de cette sorte de cellule, cela respirait lourdement : il essaya de se convaincre que ce n'était que l'effet de sa peur, mais très vite, n'en pouvant plus, il recula, réunit toutes ses forces et donna un grand coup de pied dans la porte. A la troisième tentative, sa force était déjà telle que la monture de fixation de la serrure céda et que la porte s'ouvrit d'un coup au milieu du bruit du choc des pièces métalliques sur le sol en béton.

D'un pas chancelant, Tuomas gagna l'escalier et de là l'entrée, puis il sortit.

Il courut en direction du bourg, arriva à un croisement, poursuivit sa route sans s'arrêter, s'engageant ensuite sur un petit chemin sans savoir où il allait. Il courut encore un peu et tomba à genoux en vomissant : la respiration saccadée, il resta à quatre pattes à regarder son vomi se répandre autour de lui jusqu'à se confondre dans les flaques d'eau du chemin de graviers, des glaires lui pendouillant aux narines et à la lèvre inférieure. Lentement, il prit conscience que ses genoux et ses paumes lui faisaient mal.

Remis sur pied et ayant jeté des coups d'œil à la ronde, il aperçut une *espèce d'homme* au loin dans un pré, derrière des fils de poteaux électriques au bois ravagé par les intempéries, qui venait vers lui sans se presser. Le personnage avait les yeux jaunes, avec un regard très fixe, pénétrant à vous en glacer les sangs ; il portait une touffe de barbe grise au menton, et ses cornes très arquées, noueuses, lui donnaient l'air de sortir d'un temps immémorial. Et

c'est vrai, impossible de dire l'âge de celui qui venait : on aurait pu lui donner des centaines, des milliers, des centaines de milliers d'années.

Quand Tuomas fut de retour à la villa, Eero lui fit toutes ses excuses : il avait voulu rigoler un peu, c'est tout. De son côté, Tuomas ne disait mot. Son premier geste fut de se débarrasser de son costume tout déchiré et souillé, qu'Eero lui dit de jeter à la poubelle.

Si jamais l'intention d'Eero était de le mettre à l'épreuve de différentes façons, il se jurait de tenir le coup. Tout sauf retourner chez sa mère.

Il avait mal à la tête.

Ils allèrent s'asseoir dans la cuisine où en-dessous du placard-égouttoir, le tube au néon jetait sa lumière crue. Tuomas agrippa son mug des deux mains et trempa ses lèvres dans le thé chaud.

Eero semblait en veine de confidences.

Heimo, le père d'Eero et de sa demi-sœur Hannele, était mort deux ans avant la naissance de Tuomas. Le vieux avait inculqué à son fils les fondamentaux de la vie, à savoir qu'une onde radio est générée par une particule chargée en mouvement sur une certaine longueur d'onde du spectre électromagnétique ; les mots « transistor » et « modulation » prononcés par la chaude voix paternelle continuaient d'ailleurs aujourd'hui encore à résonner aux oreilles d'Eero.

Heimo avait le projet de faire suivre des études d'ingénieur à son fils, mais la vie en décida autrement. Du fait de sa passion pour la transmission sans fil, le grand-père de Tuomas fut envoyé au front comme opérateur radio au déclenchement de la guerre d'Hiver*.

- Il ne parlait vraiment pas trop de la guerre, mais je me souviens quand même d'une chose : un jour, il s'était retrouvé au milieu des combats, c'était un vrai déluge de feu. Il avait eu les tympanes crevés par les explosions... et pas moyen de remettre la main sur sa radio... Je ne sais pas comment il a fait son compte, toujours est-il qu'il a réussi à se replier et à retrouver son unité. Plus tard, les copains lui ont raconté le tout dernier message émis par sa radio qu'ils avaient pu capter. A l'autre bout, il y avait une voix avec un accent russe à couper au couteau : « Allez tous vous fairrre FOUTTRRE, enculés de Finlandais ! »

Eero se souvenait aussi des cauchemars de son père. Pris d'accès de fureur ou de terreur dans son sommeil, il se réveillait en hurlant d'une voix cassée le nom de sa mère, et aussi celui de Dieu.

- Pour les garçons de ma génération, c'était clair à deux cent pour cent que ce n'était pas la peine qu'on se décarcasse ou qu'on joue les durs : quoi qu'on fasse, on n'arriverait jamais à la cheville de nos pères, vu tout ce qu'ils avaient fait et connu. Et tu vois, c'est de là que c'est venu, cette espèce d'état d'esprit qui voulait que tu « fermes ta gueule et tu bosses »...

* (NDT) La guerre fenno-soviétique, dite guerre d'Hiver, opposa la Finlande à son voisin oriental de novembre 1939 à mars 1940 ; ce conflit fut marqué par une résistance farouche des Finlandais, qui parvinrent à tenir en respect les armées de Staline malgré la supériorité numérique écrasante de l'ennemi.

En un sens, l'enfance d'Eero s'était terminée avec la mort de sa mère, à la fin des années 50 : il avait huit ans à ce moment-là, le même âge que Tuomas à la séparation de ses parents, ce qui faisait dire à Eero que leur parcours à tous deux avait quelque chose en commun.

Eero se rappelait l'enterrement de sa mère par une journée d'hiver ensoleillée et le cimetière sous la neige avec ses sapins majestueux, le manteau de son père aussi qui sentait le renfermé ; il revoyait toujours Heimo très droit à côté du cercueil, ses mains tremblantes au moment où il dut prendre la parole pour prononcer les quelques mots qu'il avait préparés.

- On ne s'en sortait pas trop mal tous les deux, mais quand Heimo s'est remarié avec Inkeri, c'est là que les problèmes ont commencé. Je ne pouvais pas accepter que quelqu'un prenne la place de ma mère, alors j'ai commencé à traîner en ville, mes notes se sont cassé la gueule... et puis j'arrêtais pas de traiter Inkeri de sale pute. Quant à Papa, il ne savait pas sur quel pied danser, alors il s'est mis à me corriger au ceinturon.

L'espace de quelques instants, le regard d'Eero sembla pâlir. Il était loin, perdu dans ses pensées.

- Ta mère m'a dit que tu voulais entrer en fac de droit, reprit-il.

Tuomas haussa les épaules.

- L'important, c'est ce qu'il y a après la fac... or il y aura quoi pour toi, après ? Tu connaîtras la vie... et la vie, c'est une succession de conséquences. Moi, tu vois, je voulais être la cause. Je voulais me construire mon monde à moi, et d'ailleurs, je l'ai fait. Mais justement : il est comment, ce monde ? Est-ce qu'il est réel ? Est-ce que je le maîtrise après tout, le monde ? Je vois tant de gens, j'ai tellement de choses en tête qu'il m'arrive de ne même plus savoir comment je m'appelle, tu te rends compte. Et pourtant, je l'aime, ma vie, je l'aime plus que tout au monde. Tu vois, ce qui me plaît, c'est quand il y a beaucoup d'électricité dans l'air et que ça fait des étincelles dans tous les sens. Tiens, c'est comme avec les femmes...

Il appuya cette dernière phrase d'un mouvement du menton, l'air entendu.

- Quand j'ai commencé à bosser, on était dans les années 80. Je me souviens d'une réunion avec une belle brochette de gros industriels, d'hommes politiques, de banquiers... d'ailleurs, je crois même qu'il y avait avec eux un de leurs journalistes « accrédités », tu sais, le genre de type né pour servir la soupe aux gens de pouvoir... entre parenthèses, pas besoin de te dire que tous ces bonshommes le menaient plus ou moins en bateau, le journaliste. Bref, ce jour-là, je leur ai dit à tous que l'effondrement de l'Union soviétique n'était qu'une question de temps, et là, ils m'ont ri au nez les mecs ! Moi, en face, je les regardais en me disant : « Voilà, c'est ça, je veux absolument faire partie de ces gens-là... être assis à la table des décideurs. » Sauf que dans la foulée, j'ai pigé que si je n'ai pas le culot élémentaire d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe réellement au niveau mondial, et le culot aussi d'agir à l'intuition, eh bien j'étais mal parti ! Toujours est-il que les événements m'ont donné raison... Au fond, eux, c'était les gens du passé ; moi, j'ai toujours été tourné vers l'avenir...

- Parfois, j'ai l'impression que je n'ai rien, poursuivit-il après un silence. Que tout ce que j'ai, c'est à quelqu'un d'autre. Comme si j'étais un voleur. Au point que je suis obligé de me pincer pour revenir sur terre : « Bon sang de bon sang ! Enfin quoi, ce que j'ai, je l'ai mérité, non ? J'y ai droit ! »

Il eut un petit rire nerveux.

- Je me suis toujours dit qu'il ne faut surtout pas montrer qu'on a peur : plus j'ai joué l'homme qui n'a peur de rien, plus les autres ont eu peur de moi. Cela dit, être craint c'est une chose, être respecté c'en est une autre. Tu vois, même Kaarina a eu parfois peur de moi. Mais ensuite, les rôles se sont inversés... et là, plus elle a fait semblant de pas avoir peur de moi... plus moi j'ai eu peur... peur d'elle, peur de la perdre. Peur de moi, peur de tout.

Il regarda Tuomas bien droit dans les yeux :

- Je vais te dire comment ils fonctionnent, les gens qui tiennent les manettes à un niveau ou à un autre... C'est des gens qui n'ont honte de rien... tu vois, ils n'ont tellement pas honte qu'ils méprisent tout ce qu'ils ne comprennent pas ! Des gens comme ça, si tu savais combien j'en ai vu défiler au boulot... ils approuvent tout ce que tu dis : « Oui, oui, très bonne idée ! », et dès que tu as le dos tourné, c'est plus du tout les mêmes : en fait, ils sont contre toute nouveauté, tout changement. C'est des mecs qui ont tout juste le potentiel pour aller raconter des ragots sur internet, anonymement bien sûr. Tu vois, toi tu n'es pas comme ça. Moi non plus. On a ça en commun. Et c'est pour ça que tu es assis sur cette chaise en ce moment.

De la main, il décrivit un large arc de cercle dans l'espace, poursuivant :

- Un jour, tous, on devra faire le bilan, ce sera l'heure d'ouvrir les livres de comptes. Imagine, tu passes devant un tribunal. Le juge te demande de te lever, de t'avancer : « Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'avez-vous fait ? », et toi tu réponds : « Mais rien ! », tu essaies de te défendre. Et là, l'autre te dit : « Oui, justement. Le voilà, votre crime : vous avez gaspillé votre vie. » Tuomas, ne gaspille pas ta vie... c'est la seule morale qui tienne. Ecoute, je vais te trouver un job chez Ratek.

Tuomas ne savait quoi répondre. Loin d'être désarçonné par son silence, son oncle reprit, soudain pris d'une bouffée de colère :

- On n'en a rien à foutre de la société ! On ne lui doit rien ! Et on n'a pas à s'incliner, ni devant Dieu, ni devant les gens qui nous gouvernent !

Il rit un coup puis, sans transition, se mit à citer un poème qu'il avait lu à l'enterrement de son père. C'était un texte qui parle de l'Homme et de la mort, de l'homme aux yeux grands ouverts, qui sait que l'obscurité finit par gagner mais qui se révolte quand même à l'heure du grand départ, qui peste et qui jure à la minute où les lumières déclinent ; de l'homme brave, conquérant du soleil, qui pousse son grand cri au ciel face à la dernière vague sur le point de déferler, de l'homme à la face sévère enfin, de sa plainte à l'idée que ses yeux aveuglés ne s'illumineront jamais de l'éclat de la joie.

Eero ne posa pas de questions sur le canot disparu : probablement ne se souvenait-il même pas qu'il en avait un. De toute façon, Tuomas ne se serait pas excusé.

Il était un peu moins de midi quand la Jaguar entra dans la cour avec des reflets de nuages plein le pare-brise, puis les portières s'ouvrirent. Tuomas, assis sur les marches du perron, se vit inviter par son oncle à s'approcher pour les présentations : il tendit la main à Kataja, Henrikson et Wong. Eero y alla de son compliment sur les qualités d'homme d'intérieur de son neveu, car c'est grâce à lui que la villa se trouvait dans l'état impeccable où les visiteurs la voyaient : entendant cela, Wong eut un sourire si large que ses yeux se plissèrent à l'extrême, jusqu'à devenir deux fentes sans vie. Avec son anglais maladroit, Eero entreprit de retracer l'histoire des lieux tandis que son hôte s'émerveillait devant le paysage lacustre, s'étonnant de ce qu'Eero ne pratiquait pas la pêche. Puis on emmena Wong voir le terrain de tennis, lequel sembla lui faire une grosse impression : il avait beaucoup joué au tennis plus jeune, dit-il, même si aujourd'hui il n'avait plus guère de temps que pour les parties d'échecs en ligne.

- Moi, j'aime avant tout les parties où je suis face à face avec mon compétiteur, observa Eero, et les deux hommes d'échanger un bref regard. Tout sourire, Eero fit signe aux invités de se diriger vers l'entrée de la maison.

A la demande d'Eero, Tuomas apporta à table un plateau de fromages et de crackers et une corbeille de fruits. Côté boisson, ces messieurs demandèrent du vin et de l'eau gazeuse, ainsi que par la suite du café. Revenu dans la cuisine, Tuomas se coupa une tranche de manchego, tendant l'oreille pour essayer de saisir ce qui se tramait dans le séjour.

Là-bas, Wong était en train d'expliquer que l'idée de commander des adaptateurs digitaux à Ratek lui semblait toujours envisageable, même si là n'était pas l'essentiel. Un contrat aussi modeste que celui-là, est-ce que ça comptait, au fond ? Est-ce que ça avait du sens pour d'aussi grosses sociétés que WongComm ou Ratek ? Vu l'état actuel du marché, on était obligé de tirer un certain nombre de conclusions, de raisonner à bien plus long terme : il était clair qu'il n'y avait pas de place pour tout le monde sur leur créneau commun, d'ailleurs il y avait déjà eu des morts. Sans compter qu'il y en aurait encore...

Maintenant, voyons voir un peu : que disaient les comptes de Ratek ?

Ils étaient franchement peu brillants, et aucune nouvelle commande significative n'était en vue... Quant au crédit bancaire, aux aménagements financiers, il ne fallait y voir qu'un poumon artificiel qui ne suffisait déjà plus : dans ces conditions, des solutions plus radicales s'imposaient.

Eero se racla la gorge, comme s'il avait eu l'intention de s'exprimer.

- Que pensez-vous de tout ça ? fit Wong, prenant l'autre de vitesse. Que pensez-vous de votre situation ?

- Attendez, de quoi est-ce que vous me parlez, au juste ? répondit Eero.

Il y eut un silence : manifestement, Wong réfléchissait à la façon dont il allait présenter son affaire.

- Nous pourrions approfondir quelque peu la nature de notre projet de coopération, reprit l'interlocuteur.

- Ah oui, ce qui veut dire ?

- Que nous vous sauvons.

- Comment ça, vous nous sauvez ? En faisant quoi ?

- En rachetant Ratek.

Wong attendit que la première réaction d'Eero fût passée. Il poursuivit :

- Oui, nous pourrions sauver votre société, nous pourrions sauver le travail de toute votre vie, Eero. La transaction pourrait avoir lieu en partie sous forme d'échange d'actions, et puis nous serions très heureux de vous avoir dans notre conseil d'administration. Sachez que nous avons de l'estime pour vous : vous êtes un homme d'expérience, vous avez une vision, aussi.

- Alors c'était ça la coopération, fit Eero, passant soudain au finnois. De leur côté, Henrikson et Kataja eurent un petit rire étouffé.

Sans perdre une seconde, Wong expliqua qu'il n'était pas question de prendre des décisions définitives ici et maintenant : comme il comptait rester quelques jours en Finlande, Eero n'aurait qu'à réfléchir à son offre, après quoi on donnerait le dossier aux avocats d'affaires.

On pouvait quasiment palper le désarroi d'Eero dans le silence qui suivit.

- Regarde-moi ça, grogna Eero toujours en finnois, ce que cherche ce type, c'est à me voler...

- Qu'est-ce que vous voulez ? questionna Wong. Tout perdre ? Ou bien sauver votre entreprise et intégrer du même coup l'élite de l'industrie électronique mondiale ?

La voix mal assurée, Henrikson s'adressa à Eero :

- On ne pourrait pas causer deux minutes en aparté ?

Et Henrikson se racla la gorge, comme pour cacher son embarras.

Eero dit à Wong de ne pas hésiter à se servir du fromage ou autre, puis on entendit un bruit de chaises qu'on dérange. Toujours posté dans la cuisine, Tuomas vit alors Eero, Henrikson et Kataja traverser l'entrée et sortir.

Il alla jeter un coup d'œil au séjour : les mains jointes dans le dos, Wong contemplant le lac. L'espace d'une seconde, l'idée que l'homme était très loin de chez lui traversa l'esprit de Tuomas. Il lui demanda s'il voulait encore du café.

- Merci bien, je ne bois pas de café.

Prononcée avec un accent chinois marqué, la phrase du visiteur sembla toute déformée à Tuomas.

- Eero a un lac, poursuivit l'autre. Pourquoi il ne pêche pas ? Moi, au départ, mon rêve, c'était la pêche, rien d'autre. Comme mon père : tous les matins, il sortait en mer... tous les matins, cinquante ans.

Wong ayant demandé à être seul un instant, Tuomas se dirigea vers la porte d'entrée. Dans le jardin, Mäkelä attendait sous l'abri à barbecue, il adressa un petit signe de la tête à Tuomas pour lui demander de le rejoindre, mais celui-ci fit comme s'il n'avait pas vu. Quant à Eero, il était appuyé contre le capot de la Jaguar, les mains profondément enfoncées dans les poches de son pantalon ; devant lui, Henriksson essayait de lui expliquer quelque chose à voix basse, ponctuant ses phrases de petits gestes précis.

- Bah, il cherche à nous faire peur, observa Eero. Il veut qu'on baisse le prix, c'est tout.

Kataja s'écarta de quelques pas et se saisit d'une branche de pommier qu'il fit plier jusqu'à en détacher une petite pomme pas encore mûre ; il la manipula un instant entre ses doigts avant de la balancer dans le buisson le plus proche. Au son de la chute du fruit, Eero et Henrikson tournèrent tous deux la tête dans la direction d'où cela venait.

- J'ai pas les nerfs, fit Kataja d'une voix plaintive. Une fois pour toutes, je...

- Eh bien, va te chercher du café, occupe-toi !

- La vérité, c'est qu'on a déjà fait tout notre possible, dit Henrikson dans un effort pour joindre ses forces à celles de Kataja. Eero le fixa, puis il porta son regard sur Kataja.

- Eero, on est face à une situation telle que...

Eero était d'avis que si les négociations sur les adaptateurs n'étaient plus d'actualité, Wong n'avait qu'à plier bagage et rentrer chez lui.

- Attends, la banque nous met de plus en plus la pression, reprit Kataja en baissant d'un ton. On va tout perdre dans cette histoire-là : nos sous et la santé.

Eero réfléchit un instant.

- S'il ne veut pas de nos adaptateurs, dans ce cas-là on n'a qu'à lui vendre l'une des deux usines qu'on a en Chine. Comme ça, la banque nous fiche la paix.

Henrikson et Kataja n'avaient pas l'air convaincu. Eero poursuivit :

- Rappelez-vous quand on a eu notre premier client... ce type qui s'est amené un beau jour, qui nous a sorti tout un paquet de plans et de composants et qui nous a dit : « Voilà ce que je veux, à vous de jouer maintenant ! » Depuis, on a fait un sacré bout de chemin ensemble, non ?

Les deux autres se regardèrent d'un air ahuri. Eero, lui, commençait à y voir clair.

- Je vais vous dire une chose, fit-il. Ratek n'est pas à vendre.

- On a mis tout ce qu'on avait dans cette boîte, tenta Kataja. On ne veut pas tout perdre !

- Mais enfin, c'est justement ça qui...

- On veut sauver ce qui peut encore l'être... bref, on veut vendre.

De loin, Tuomas vit le regard d'Eero qui virait au noir.

- Ah oui, et elle date de quand, cette décision ?

- Tu sais bien qu'on s'est déjà pris la tête à ce sujet... on a passé des nuits à plancher sur des solutions, on a tout fait et... oh, écoute, Eero, nom de Dieu ! Tu sais comme nous où on en est. Il faut que tu t'inclines, tu peux pas faire autrement !

- Vous vous êtes dit quoi avec Wong, exactement ?

- Oh, rien, on a juste discuté un peu dans la voiture, c'est tout...

- Vous lui avez offert vos parts, mais il a dit non, qu'il voulait tout ou rien...

Henrikson et Kataja restèrent interdits. Alors, Eero éclata :

- En temps de guerre, on vous aurait fusillé directement !

- Mais on n'est pas en guerre !

- Mais si ! Justement ! Sauf que là, on sait pas qui est de quel côté...

- Ecoute, c'est pas avec des raisonnements comme ça qu'on va s'en sortir !

- ...Non mais vous croyez vraiment que ce qui l'intéresse, c'est Ratek ? Le nom de la boîte, il en a rien foutre ! Et tout le boulot qu'on a fait, qu'est-ce qu'il en a à secouer ? Mais rien ! Attendez, mais Ratek aura été dépecé et sera mort et enterré avant même qu'on ait eu le temps de dire ouf !

- Il a été clair, il a dit qu'il veut...

- Oh, putain, toi..., fit Eero en donnant une bourrade à l'épaule à Henrikson. Tout ce que tu as, c'est grâce à moi. Tout ce que tu as réussi dans ta vie, c'est à moi que tu le dois !

- Ah ouais ?

- Parfaitement !

- Dis donc, tu es sûr que c'est pas exactement l'inverse ?

Eero secoua énergiquement la tête, puis il fit un signe de la main en direction de Tuomas :

- Amène-moi monsieur Yeux Bridés. On va lui faire savoir que la négociation est terminée.

- Si Wong s'en va, alors...

- Alors quoi ? gronda Eero.

- ...nous on y va aussi.

- Tu me ramènes le singe, ordonna Eero à Tuomas.

Wong ramassa tous ses papiers, les rangea soigneusement dans sa sacoche, fit un petit signe de la tête à Tuomas en passant devant lui ; Tuomas le suivit sur quelques pas, s'arrêtant sur le seuil de la maison. La Jaguar eut un bref balancement sur ses suspensions quand Henrikson et Kataja y prirent place, les portières claquèrent.

- Je reste quelques jours à Helsinki, fit Wong. Ça vous laisse le temps de vous décider, mais ne tardez pas.

Eero esquissa un sourire. Il aurait voulu ajouter quelque chose, mais le bruit du moteur de la Jaguar le détourna de son idée.

- Tout ce que je vous demande, c'est de me faire confiance, dit Wong.

La voiture ayant disparu, Eero marcha jusqu'à la plage. Debout sur le ponton, il faisait face au lac tandis que le vent lui soulevait les pans de sa chemise sortie de son pantalon. Le temps avait l'air de se lever, le soleil perçait entre deux couches de nuages, l'une grise, l'autre blanche.

Quand l'ouvrier qui avait été licencié par Ratek se présenta plus tard dans la soirée dans la cour dans l'espoir de rencontrer Eero, il ne pouvait pas plus mal tomber. L'homme faisait beaucoup de tapage et criait des menaces. Tuomas était resté dans l'entrée, se demandant comment les choses allaient tourner. Même de là où il se tenait, on voyait les muscles du visage d'Eero se contracter.

- Vous feriez mieux de rentrer chez vous.

- Chez moi ? fit l'interlocuteur avec un ricanement amer. J'ai plus de chez-moi, j'ai plus rien d'autre d'ailleurs. Tout ce qu'il m reste, c'est l'Arme à Gordon. Ah, vous savez pas c'que c'est que l'Arme à Gordon ? Quand j'étais même, on lisait des récits sur ce truc-là avec mon grand frère... l'Armageddon, la dernière grande bataille, voilà comment Jaska appelait ça. Moi, j'y comprenais rien : « Comment ça, c'est quoi l'Arme à Gordon, dis ? » ...Bref, vous savez bien... la dernière grande bataille... Elle est en cours, là, sous nos yeux. Y'a une organisation internationale qu'à côté, les mecs d'Al-Qaïda c'est carrément des enfants de chœur...

Eero essaya de dire quelque chose, mais l'autre était lancé.

- ...Des riches de tous les pays... des gens mille fois plus riches que vous... des gros industriels, des gros investisseurs, des politiciens, des généraux, des hommes de l'ombre, des services secrets... Tout ça, c'est des gars qui ont une influence énorme ! Pour eux, la globalisation, c'est la dernière étape de notre civilisation... la destruction de la biosphère est en cours... les sociétés vont s'effondrer les unes après les autres... et ce sera plus la peine de compter sur les filets de protection qu'y avait jusqu'ici. Ah mais c'est que les gens dont je vous parle, ils se croient immortels carrément ! Pas question qu'ils prennent le moindre risque pour la dernière mêlée ! D'après leurs calculs, seuls les plus forts s'en sortiront vivants... peut-être 20% de l'humanité, pas plus... quant aux autres, ils peuvent crever ! Sans ce sacrifice, c'est tout le monde qui y passera, qu'ils se disent ! Alors, la morale, les grands sentiments, hein, c'est pas le genre de la maison !

- Je vous appelle un taxi.

- La globalisation, c'est la dernière étape de notre civilisation. Ensuite, ce sera l'Armageddon, la dernière grande bataille, puis viendra le royaume de mille ans...

- ...Non, sérieusement, je vous l'appelle, ce taxi, tenta encore Eero.

- En Finlande, les gens n'ont aucune idée de ce qui se passe. C'est quoi au juste, l'ambiance dans ce pays ? C'est deux mecs qui s'échangent des tweets dans le même compartiment, dans leur train de banlieue !

L'homme éclata de rire. Eero se tourna vers Tuomas, tandis que le visiteur s'essuyait les yeux.

- Non mais vous vous rendez compte, putain, *deux mecs*, dans le *même compartiment* ! ...Et pendant ce temps-là, y a Gordon qui sonne à la porte... sauf que, qu'est-ce qu'il va se

compliquer la vie à sonner, ce type-là ? Il s'amène et il vous envoie toute cette saloperie en enfer, point final !

Manifestement, l'homme était emmuré dans un monde où ni Eero, ni Tuomas n'avaient accès. Téléphone portable en main, Eero s'éloigna de quelques pas, juste le temps d'indiquer l'adresse de la villa.

- Dis donc, je me souviens de toi, dit l'homme à Tuomas. Je te dois de l'argent, trente euros.

- Votre taxi est là dans un quart d'heure, annonça Eero. Vous allez pouvoir rentrer.

- C'est à la police que vous avez téléphoné... j'suis pas con à ce point !

Il recommençait à s'énerver, si bien qu'Eero lui cria de se calmer. Sa grosse voix fit sursauter l'homme, puis aussitôt il partit à la charge sur Eero, tête baissée. Sans faire ni une deux, Eero s'avança de son côté et saisit l'agité par les revers de sa veste. L'autre se débattait comme un diable ; il essaya même de donner un coup de poing à Eero, mais celui-ci le repoussa avec tant de force que l'homme recula de quelques pas, cherchant désespérément son équilibre en battant des bras avant de s'étaler de tout son long sur le dos.

- Et maintenant vous partez d'ici, siffla Eero avec colère. Et je vous conseille de ne pas remettre les pieds chez moi !

L'homme se releva laborieusement.

- Tu sais quoi, Rajala ? Tu seras jamais l'homme que t'aurais voulu être !

Eero fixait son interpellateur.

- Rendez-vous en enfer ! ricana l'homme avant de s'engager sur la route.

Après s'être calé sur le porte-bagage de son vélo, Tuomas sortit ses jumelles : en face, un bâtiment principal blanc se dressait sur la crête de la colline, sorte d'apparition lumineuse au milieu du sillage d'ombre d'une rangée de grands chênes. A moitié dissimulées derrière la côte et les nombreux bosquets présents dans la cour de la propriété, on distinguait aussi les écuries ocre rouge sous leur toit noir. Il était tellement absorbé par son observation qu'il sursauta en sentant qu'on venait vers lui : d'abord immobile aux abords de la clôture électrique, la forme s'était approchée assez près pour que Tuomas se rende compte qu'elle avait les naseaux grands ouverts et les côtes qui se soulevaient pendant que la tête balançait en rythme. Maintenant arrêtée à quelques pas seulement, la créature dressa la tête : elle avait de grands yeux noirs brillants comme des billes de verre, avec une longue bande blanche qui lui descendait du front au bout du nez en s'élargissant autour des naseaux.

On entendit un moteur de voiture démarrer dans la cour, d'où un sursaut des chevaux qui se mirent en mouvement, s'ébrouant et hennissant à en faire trembler le sol. Une Toyota HiAce cabossée remonta l'allée de chênes et s'arrêta au croisement, envoyant un nuage de poussière dans les prés à travers les rayons de l'implacable soleil de juillet : bientôt dispersée par le vent, la poussière se déposa en une fine couche grisâtre jusque sur les herbes qui bordaient le fossé.

Tuomas ferma les yeux : aucune trace de la voix de son tourmenteur. Il fourra ses jumelles dans son sac à dos, balança celui-ci par-dessus ses épaules.

Dans la cour, l'allée contournait un îlot de verdure délimité par un parterre de gravillons : les fleurs exotiques qui y poussaient au milieu d'un savant fouillis d'herbes et de feuillages semblaient avoir une âme, et Tuomas eut un instant le sentiment que des dizaines d'yeux uniques l'accueillaient.

La porte du bâtiment principal était ouverte, personne alentour. Une bande de moineaux s'éparpilla soudain, une girouette grinçait sur le toit de la grange voisine. L'odeur du crottin de cheval était si forte que Tuomas faillit se sentir mal. Il laissa son vélo contre la main courante en fer et monta les marches avant de s'arrêter devant la porte : sur le seuil, il marqua encore une seconde d'hésitation, puis il entra, comme mû par une force extérieure. Dans la maison, l'air était plus frais, des bottes et des vêtements de travail souillés traînaient à droite et à gauche au sol, les pièces du rez-de-chaussée sonnaient creux. Qu'était-il venu faire au juste dans cet endroit ?

Des voix résonnaient à l'étage.

Tuomas s'immobilisa en entendant des pas qui se rapprochaient : il aurait eu encore le temps de sortir, mais il n'était pas en possession de ses moyens, ses instincts étaient en sommeil et ses jambes ne répondaient pas, comme si tout cela s'était passé dans un rêve.

Il s'était à peine remis à avancer que la fille apparut en haut des marches.

- Quoi, qu'est-ce que c'est ?

- J'suis désolé, je...

- Qu'est-ce que vous faites ici ?

Tuomas esquissa un geste confus. Le sang lui battait aux tempes.

- Qu'est-ce que vous voulez ? insista la fille.

- On s'est vu à la bibliothèque, prononça Tuomas avec hésitation.

- Ah oui ? ...Du coup, vous vous êtes dit que ça vous donnait le droit d'entrer comme ça les gens, comme un...

Comme Tuomas ne savait quoi répondre, la fille poussa un soupir d'agacement. Elle avait les yeux rouges, manifestement elle avait pleuré. Ses seins bien ronds se devinaient sous son T-shirt très échancré, une boucle de ses cheveux dansait sur son cou bruni par le soleil.

- Comment t'as fait pour me retrouver ? T'as un sixième sens ?

- Peut-être.

- Et alors t'en as d'autres, des comme ça ?

- Des quoi ?

- Des dons cachés.

- Ça se pourrait...

- Ah ouais ? Raconte.

- Vu l'odeur... j'pouvais pas vraiment me tromper...

Sa remarque les fit rire tous deux.

- Est-ce que tu l'as déjà lu ? demanda Tuomas.

- De quoi tu parles ?

- De Gatsby.

La fille sourit, secoua la tête.

- Y a pas mal de bordel, ici, fit-elle comme pour s'excuser. La femme du boss s'est cassée l'automne dernier.

- Ah oui, c'était quoi le problème ?

- Elle avait quelqu'un. Tu veux du jus de rhubarbe ?

La fille ouvrit le frigo et en sortit un broc. Elle trouva deux verres au milieu de la vaisselle sale qui traînait et les rinça. Les mouches s'en donnaient à cœur joie dans les reliefs du repas de la veille ou de l'avant-veille.

- C'est fait maison. T'as intérêt à aimer, parce qu'y a pas autre chose.

Elle tendit un verre à Tuomas, ils trinquèrent et burent un petit coup.

- Alors ?

- C'est bon !

- T'es pas d'ici, toi.

- J'ai un job d'été dans le coin. A la Villa Elina.

- Ah oui... la propriété de ce type... comment il s'appelle, déjà... enfin, l'industriel, quoi.

- C'est mon oncle... enfin, le demi-frère de ma mère.

- Ah ben, en ce cas tu dois pas être dans la misère... y en a qui ont de la chance, dans la vie !

- Bah, ma mère est prof. On n'a jamais manqué de rien, mais on n'a pas une vie exceptionnelle non plus. Tu sais, ma mère c'est pas le genre à avoir de grandes ambitions...

- Et toi ?

- Qui sait...

- J'suis sûre que ton tonton bourré aux as va te trouver quelque chose !

Tuomas haussa les épaules et vida son verre. La boisson était si glacée qu'il sentit le froid lui monter aux oreilles.

- Il faut que j'aille bosser, dit la fille en jetant un coup d'œil à l'horloge murale.

- Le gars avec la Toyota, c'était qui ?

- Le patron du haras, répondit-elle en se massant le cou. Comment ça ?

- Je peux t'appeler ? Un jour, t'as qu'à passer voir la Villa Elina.

- Tu crois que je peux ?

- Mais bien sûr !

- Villa Elina, prononça-t-elle d'un air pensif. Et tu t'appelles comment ?

Tuomas dit son nom, mais sa voix tremblait de façon tellement gênante qu'il dut s'éclaircir la gorge. La fille se présenta par son prénom, elle s'appelait Sanni.

Cette nuit-là, Tuomas se réveilla au son de sa voix, il criait. Il alla faire pipi puis s'installa sur les marches du perron où il resta à respirer l'air frais et à écouter les sons de la nuit.

Une grenouille croassa.

Le sommeil ne venait pas, et il sentait qu'il avait besoin de ses médicaments : ça avait été une erreur d'arrêter son traitement d'un coup. Il ouvrit son ordinateur portable et regarda jusqu'au bout le film policier dont il avait vu une partie la veille.

Au matin, il défit son drap, mit à nu son matelas : il lui trouva un air obscène, alors il le roula en boule et descendit, sortit de la maison et alla chercher une pelle dans la remise ; ensuite, il gagna la forêt où la rosée étincelait dans les fougères. Il creusa une tranchée et y bourra le matelas du pied puis combla le trou avec du sable, de la terre et de l'humus.

Il alla se chercher un nouveau matelas dans la chambre de Milla.

Peu après neuf heures, sa mère lui téléphona : le père de Tuomas allait bientôt passer à Helsinki, il avait demandé de ses nouvelles.

- Et pourquoi il m'a pas appelé moi ?

Sa mère ne trouva rien à répondre. Elle reprit :

- Je t'en prie, viens quand même. Tu en profiteras pour faire un tour à la maison.

Pour se débarrasser d'elle, il lui promit d'y penser et de la rappeler le lendemain. Bientôt, il vit le nom d'Eero clignoter sur l'écran de son téléphone. Son oncle voulait lui dire que les menaces de son salarié licencié étaient encore montées d'un cran. Dans ces conditions, mieux valait que Tuomas ne s'éternise pas à la villa.

- J'ai un gorille qui ne me quitte pas d'une semelle, ajouta-t-il.

Tuomas imagina la maison d'Eero et de Kaarina à Espoo, la silhouette d'Eero derrière la baie vitrée panoramique, le vigile en polo posté devant le portail, lunettes de soleil sur le nez, discutant avec Mäkelä ; celui-ci donnait du feu à son interlocuteur, lui posait des questions sur son arme.

- Et comment ça se passe avec Wong ?

- Y a rien de concluant encore, grogna Eero. ...Mais vraiment, tu serais mieux en ville. Rentre quelques jours chez ta mère !

Tuomas comprenait bien que la situation n'était pas sans danger, mais il avait autre chose en tête : aujourd'hui était un grand jour, car quoi qu'il advienne, il était décidé à téléphoner à Sanni.

Si ça donnait quelque chose avec elle, là serait peut-être sa planche de salut. Après, tout le reste serait une histoire oubliée.

Un peu plus tard, il était assis dans le séjour.

Le crescendo du Boléro de Ravel se rapprochait de la coda. A ce moment-là, une femme apparut dans la lumière éclatante du grand jour, dos aux fenêtres de la pièce. Elle s'avança vers lui, paupières pesantes, regard fixe, respiration rapide, brûlante de désir par tous les pores de sa peau. Toute de lumière et de lubricité, elle s'agenouilla devant lui : déjà, il bandait si

fort que c'en devenait douloureux. En quelques mouvements précis et décidés, elle lui ouvrit la braguette, libérant son sexe : soudain, son corps oublié, il n'était plus que sexe dressé. A la seconde où sa visiteuse l'engloutit, il poussa un soupir caverneux à s'en brûler les poumons et empoigna la créature par les cheveux, la forçant à relever la tête. Elle se laissa glisser dos au sol et s'ouvrit à lui.

Tout à coup, Tuomas eut la certitude que quelqu'un l'observait derrière les fenêtres : haletant, il écoutait son cœur battre la chamade.

Il alla marcher dehors, gagna la plage. Le lac et le paysage tout entier glissaient à sa rencontre, comme une grande vague qui se forme, qui monte, qui redescend, qui vient vers vous.

La porte était ouverte, Tuomas frappa deux coups. Le soleil du soir jouait dans les feuillages, jetant ses reflets sur la carrosserie du 4x4 Toyota et une lumière orangée sur les murs. On entendait de la musique dans la maison et quelqu'un parlait, une voix d'homme. Tuomas frappa plus fort.

L'homme apparut dans l'entrée.

Tuomas expliqua qu'il était venu voir Sanni, qu'il lui avait téléphoné mais qu'elle était injoignable. L'homme fit un petit claquement avec sa bouche tout en se passant la main dans ses cheveux noir corbeau.

- Sanni, on te demande !

Sanni sortit de la cuisine et regarda Tuomas d'un air qui le fit reculer d'un pas.

- Alors quoi ? fit l'homme avec étonnement.

Quand Sanni haussa les épaules, Tuomas comprit.

- Euh... désolé... j'ai dû me tromper d'adresse...

- Qu'est-ce que ça veut dire ? hennit l'homme. Enfin, vous vous connaissez, oui ou non ?

- Ben... on s'est croisé une fois à l'entrée de la bibliothèque...

- Ah c'est ça... à l'entrée de la bibliothèque, c'est tout...

- Ouais.

- Je vois, dit l'homme en s'approchant de Tuomas. Même engourdi, il ne put pas ne pas remarquer que l'haleine de l'autre sentait le poisson à plein nez. Il descendit les marches et enfourcha sa bicyclette ; l'homme dit encore quelque chose, mais Tuomas n'entendit pas.

Une fois à la villa, il tourna en rond dans les pièces. Il avait la tête pleine à exploser, les mains tremblantes.

Il avait envie d'appeler sa mère, envie de déterrer son matelas. Il retourna chercher la pelle dans la remise mais finit par se dire que tout ça n'avait pas de sens. Il se laissa tomber assis dans les fougères. Le vent soufflait sur le lac, sur les rivages et les forêts, et il avait le cœur serré comme dans un étou. Si la relation entre l'homme de la maison et Sanni était ce qu'il croyait, pourquoi lui avait-elle fait comprendre qu'ils pourraient se téléphoner, se revoir ? Ou bien tout cela n'était-il qu'un malentendu, une illusion absolue ? Voilà, c'était forcément ainsi, il avait tout imaginé, imaginé que le destin était pour quelque chose dans la rencontre inattendue de l'autre jour devant la bibliothèque et dans le verre de jus de rhubarbe.

L'image de l'homme dans l'entrée de la maison lui faisait mal : son attitude quand il s'était approché de lui, sa façon de marcher, de lui parler, ses manières de maître tout-puissant. Espèce de salopard, va.

Tuomas alla récupérer son vélo et se remit en route.

A quelque distance du haras, il coucha son vélo dans le fossé et contourna la maison en longeant la clôture de l'enclos côté lac pour déboucher dans la cour à partir d'un angle mort. Le 4x4 était toujours là, la porte d'entrée était fermée, une lumière jaune pâle tremblotait à la fenêtre de l'étage. Après avoir escaladé l'échelle de secours, Tuomas se retrouva le nez contre

la fenêtre : de là, il vit la peau de Sanni qui étincelait comme du miel en plein soleil, il vit ses fesses et ses cuisses qui gigotaient en cadence pendant que l'homme s'enfonçait en elle.

Tant bien que mal, Tuomas parvint à redescendre ; il était sur le point de décamper quand quelque chose l'arrêta. Quelque chose en lui refusait le fait accompli, bouillonnait, réclamait réparation. Il saisit un gros caillou et le balança à travers la fenêtre de l'étage : la vitre n'avait pas volé en éclats que Tuomas était déjà à couvert dans l'ombre des bosquets qui bordaient le rivage. L'homme se précipita dans la cour juste vêtu d'un pantalon de survêtement, fit le tour du bâtiment puis monta dans sa voiture ; il roula sur une certaine distance sur la route puis revint se garer devant la maison et rentra.

Sanni appela le lendemain matin.

- Qu'est-ce que tu fous, putain ?

- Et qu'est-ce que tu fous, toi ?

- En quoi ça te regarde ?

- Que ça me regarde ou pas, je vais le tuer, ce mec.

- Ouais, c'est ça... on se boit un verre de jus de rhubarbe, et voilà, Monsieur se croit tout permis, il vient balancer des pierres chez les gens, il est prêt à tuer et tout...

- Eh ben ? C'est pas génial, comme idée ?

- Attends, tes idées géniales, tu te les gardes, d'accord ?

- Je suppose que tu lui as donné mon adresse ?

- Evidemment que je l'ai donnée ! répondit-elle en pouffant de rire.

- Parfait alors, il a qu'à s'amener, je dirai que c'est de la légitime défense. ...Bon, écoute, je crois qu'on s'est tout dit...

- Si j'étais toi, j'irais pas tirer trop de conclusions sur...

- Mais je tire absolument aucune conclusion sur rien.

- Bon. Très bien. Tuomas, Tuomas... qui es-tu exactement ?

Ils achetèrent un programme et suivirent les deux premières courses. Des panneaux publicitaires faisaient le tour du terrain, les haut-parleurs déversaient un flot d'annonces et de musique à casser la tête.

Sanni examina le dépliant. Elle lut à voix haute : « Kilmister X, course numéro quatre ». « Il a eu de bonnes performances ces derniers temps, mais il ne fait pas partie des favoris. Ça veut dire un bon coefficient », commenta-t-elle à l'adresse de Tuomas.

- Kilmister X, annonça-t-on.

- Doué... mais peut-être un tout petit peu imprévisible, ajouta Sanni avec un clin d'œil entendu à Tuomas. T'as combien sur toi ?

- J'suis bourré de fric.

- Non, sérieux ?

- Si, si, c'est vrai.

Tuomas sortit une liasse de billets de la poche de son jean, ce qui sembla faire de l'effet à Sanni.

- Putain, c'est quoi le travail que tu fais pour ton oncle, pour qu'il te paie autant ?

- Ben c'est justement ce que j'me demande !

Ils entrèrent dans le bâtiment principal de l'hippodrome et allèrent manger des hot-dogs au premier sous-sol. Tuomas pesta après s'être mis de la moutarde partout.

Pendant une grande partie la course, Kilmister resta en retrait du peloton. Mais à la sortie du dernier virage, à deux cent mètres de l'arrivée, on eut l'impression que sa taille était devenue plus imposante : son jockey le cravachait avec tant de vigueur qu'on aurait dit que le cheval volait dans les airs, la bave lui moussait aux naseaux, le sable giclait sous sa foulée.

Et il gagna.

Plus tard, alors qu'ils étaient en route pour la villa, pédalant sur leurs vélos, Tuomas sentit que quelque chose frémissait en lui : il s'ouvrait, il respirait plus librement, il parlait, riait, faisait de grands gestes ; de son côté, Sanni répondait par la pareille à toute cette énergie. Ils décidèrent de faire la course, et alors Tuomas dut se donner un mal de chien pour s'en sortir honorablement. Ils passèrent sous les lignes à haute tension au milieu de la nature au comble de sa luxuriance. Le temps était parfaitement calme et partiellement nuageux, le sable crissait sous les pneus de leurs vélos, cela sentait bon le foin coupé et quelque part derrière l'horizon le tonnerre grondait très vaguement.

Arrivés à la villa, ils se baignèrent. Tuomas remonta sur le ponton dans son boxer-short tout dégoulinant, Sanni l'éclaboussa exprès et tous deux plongèrent une nouvelle fois. Au milieu des remous qui entouraient le corps de la nageuse et dans la lumière cuivrée qui filtrait sous l'eau, Tuomas fit attention aux jambes de Sanni : elles lui faisaient l'impression de bouger comme dans un rêve, et il distinguait le triangle noir de sa petite culotte, il voyait comme son T-shirt ondulait sur sa poitrine. Quand il refit surface, Sanni riait à belles dents. Tuomas lui écarta une mèche trempée qui lui tombait sur les yeux, effleurant sa joue au passage.

Voyant peu après qu'elle commençait à frissonner, il alla chercher des serviettes dans le sauna. Ils étaient assis sur le ponton, attentifs au moindre son. Une mouette poussa son cri plaintif sur le lac. Sanni regardait maintenant la villa, comme fascinée.

- C'est pas une maison hantée, j'espère ? Ou alors non, ne dis rien. Tu sais, j'suis capable de croire n'importe quel truc. J'suis comme ça.

Sanni eut un rire charmant qui semblait ne pas venir d'elle, quelque chose comme un gazouillis. Sa serviette de bain nouée à la taille, elle fit glisser sa culotte trempée au sol et enfila son short en roulant des fesses. Tuomas lui ramena un T-shirt de l'étage ; elle le remercia et lui demanda de fermer les yeux. Ce fut au tour de son haut de tomber avec un petit son mat sur les marches du perron.

Sanni entra dans la maison, s'émerveillant de ce qu'elle voyait ; Tuomas leur chercha du Coca dans le frigo. Mais elle voulait voir l'étage aussi. Tuomas ne put s'empêcher de lâcher un petit rire nerveux.

- Ben quoi ?

Tuomas esquissa un signe de la main pour faire comprendre à Sanni de ne pas faire attention, mais la fille voulut quand même savoir ce qu'il y avait de si comique : Tuomas répondit qu'il venait de penser à une histoire drôle que lui avait racontée Eero, mais qu'il ne se souvenait déjà plus de tous les détails, de toute façon il était un très mauvais diseur de blagues.

- Alors on est deux, réagit Sanni.

Ils montèrent dans la chambre de Tuomas, où ils s'embrassèrent et se caressèrent. Sanni posa sa main sur l'entrejambe du garçon : son sexe palpitait fort, durcissait. Il embrassa Sanni dans le cou et plongea ses mains sous son T-shirt, empoignant ses seins pleins et souples ; il la débarrassa du T-shirt, elle lui défit son jean qu'il envoya balader d'un coup de pied. Puis Sanni se laissa tomber sur le lit et, relevant à peine les fesses, fit glisser son short.

Les pétales de la vie venaient de s'écarter au milieu d'une exhalaison de tiède humidité, comme un soupir quasiment audible : Sanni était ouverte, elle l'attendait. On l'attendait pour un voyage, un voyage en lui, un voyage vers cette jeune femme et au-delà, un voyage à travers toutes choses. Le moment était venu, celui de s'initier au grand mystère, une expérience qui pouvait le sauver comme le détruire. Se disant cela, il entendait le vacarme incroyable du chœur de tous les êtres de lumière et de tous les esprits des ténèbres réunis.

C'était au-dessus de ses forces, il se dit que ça le serait toujours.

- On n'a qu'à attendre un peu, chuchota Sanni sur un ton qui en disait long sur son expérience. Ces quelques mots achevèrent de frigorifier Tuomas.

- Tu veux que je fasse quelque chose ?

Tuomas était incapable de répondre.

- Tu veux que je m'en aille ?

- Je peux t'appeler, si tu veux..., articula-t-il enfin péniblement.

Sanni resta un instant sans parler : Tuomas comprit qu'elle était déçue. Il aurait dû lui demander de rester, tout était encore jouable.

Sanni récupéra son short et mit la main sur le T-shirt de Tuomas.

- Je peux le garder ? demanda-t-elle d'une voix qui resta à vriller le cœur de Tuomas. Tu m'accompagnes en bas ?

Tuomas enfila un boxer-short et son jean. Sans regarder Sanni, il passa dans le couloir et descendit l'escalier, suivi de Sanni.

- T'es fâché contre moi ? demanda-t-elle.

- Fâché ?

- J'ai fait quelque chose qui t'a pas plu ?

- Non, bien sûr que non...

- Alors y a aucune raison qu'on se fasse la gueule.

- Je sais. C'est juste que je..., enfin bref.

Tuomas avait beau essayer de parler avec ses mains, ça ne venait pas.

- Tu m'appelles, hein, reprit-elle.

Tuomas le lui promit. Debout sur le seuil, il suivit Sanni du regard pendant qu'elle allait chercher son vélo. Il aurait voulu dire quelque chose, expliquer, demander, supplier, crier, hurler. Mais ça ne venait pas. Sanni lui fit au revoir de la main et se mit à pédaler.

Tuomas s'assit sur les marches. Bientôt, il crut remarquer que quelque chose bougeait du côté du sauna.

Et soudain il aperçut l'homme de l'autre jour, si on peut appeler *ça* un homme, qui était là, qui le dévisageait.

Le personnage disparut avant même qu'il ait eu le temps de sursauter, ce qui lui fit se dire que ça ne pouvait être qu'une illusion. Il ferma la porte de la maison à clé et monta au premier.

L'odeur des cheveux de Sanni se sentait toujours sur son oreiller, la chambre semblait froide et sombre malgré le chaud soleil du soir qui jouait dans les pins de l'autre côté de la fenêtre.

Tu n'as pas ta place ici.

Il sentit son esprit de distendre jusqu'à se cogner contre les parois internes de son crâne puis passer à travers, se dilater en tous sens pour ne plus faire qu'un avec l'espace. Il avait envie de prendre la fuite, s'éloigner d'ici, courir vers le bourg et l'autoroute, prendre la direction d'Helsinki et rentrer chez lui, sauf que la villa était son seul refuge : dehors, il y avait un univers hostile, le monde se résumait à une tempête, et celle-ci ne lui laisserait aucune chance.

Que réclamait donc sa chair, sa chair si blanche et glaciale ?

Puisque cette chair exigeait son dû, pourquoi, bon sang, n'exultait-elle pas ? La vie lui semblait mal faite, infiniment mal faite. Tout aurait été tellement plus simple s'il avait pu se suffire à lui-même. Pourquoi, mais pourquoi en était-il réduit à avoir des désirs, des états de manque, des besoins ?

C'était de ce côté-là qu'il fallait chercher la cause du mal, comme la cachette de toute sa souffrance, pensa-t-il.

Il lui restait un an à devoir supporter sa mère. Après les épreuves du bac et avant même de devoir se battre pour décrocher sa place à l'Université, il aurait à faire son service militaire. A l'armée, il lui faudrait juste tenir, se contenter d'exécuter les tâches qui lui seraient assignées, devenir une machine. Là, rien ne viendrait lui rappeler celui qu'il n'était pas, ni celui qu'il aurait pu être.

Il rit à haute voix.

Et si les médecins militaires lui trouvaient une maladie incurable, si l'armée ne voulait pas de lui ? En ce cas, il lui arriverait la même chose qu'à JP : les illusions prendraient la place de la réalité partagée par le plus grand nombre, de toute la comédie sociale. Est-ce qu'il perdrait forcément au change ? Si jamais il ne lui était pas donné de conquérir le monde réel, alors il se créerait son monde à lui. Après tout, Eero lui aussi s'était fait un monde qui l'arrangeait, c'est bien ce qu'il avait dit. Alors, sa déraison serait à Tuomas ce que l'argent était à Eero, il en ferait la grande affaire de sa vie, et cette vie de folie aurait quelque chose de supérieur, de divin même. Elle le consolerait de tous ses échecs, et largement encore.

Avec cette vie-là, il serait détenteur d'un secret inaccessible au reste de la terre.

Sa mère et son père lui manquaient, les frères et sœurs qu'il n'avait jamais eus lui manquaient, comme lui manquait Milla, elle qui ne serait jamais capable de combler toutes ces absences, ni rien d'autre d'ailleurs.

Il était resté errer entre sa mère et le monde extérieur, perdu dans l'espèce de *no man's land* qui séparait les deux.

Il était loin de tout, de toutes ces choses qui auraient pu le faire se sentir un peu humain.

Il se détestait de toutes ses forces.

La vie lui faisait du chantage en exigeant le remboursement d'une dette dans laquelle il n'était strictement pour rien : il n'avait pas demandé à naître, il n'avait jamais eu son mot à dire. Maintenant, l'histoire d'Antigone et son idée d'études de droit lui semblaient risibles. Rien de tout cela n'était plus à l'ordre du jour, c'était trop tard, il se sentait pourrir et noircir de l'intérieur, son haleine sentait déjà l'acide à plein nez.

Milla, elle au moins, avait trouvé une forme de réconfort dans la religion : alors, pourquoi pas lui, à la limite ? Il se souvint de la discussion animée qu'il eut un jour avec son professeur de catéchisme sur l'interprétation du livre de Job. Le déroulé des événements était celui-ci : en signe de son autorité, ou parce que tel était son bon plaisir, Dieu autorisa Satan à tenter Job. Le Malin soumit alors Job à des épreuves plus cruelles les unes que les autres, or les amis de Job réagirent à cela de bien curieuse façon. Ils estimèrent que Dieu ne punit personne sans raison, que Job avait forcément péché à une occasion ou à une autre et qu'il ferait bien de confesser ses fautes. La question à laquelle il fallait tenter de répondre était : que voulait l'Eternel, au fond ? De toute façon, Job n'en eut jamais la moindre idée. Le pauvre vieux, se disait Tuomas, n'aura été que le dindon d'une sinistre farce née d'une sorte de lubie divine.

Après le cours de catéchisme, Tuomas et Niemelä avaient discuté du sujet en rentrant à pied à la gare. Pour Niemelä, l'homme était juste une machine réglée pour poursuivre des objectifs donnés, éviter les sanctions et rechercher les gratifications, une simple machine qu'il suffisait de programmer pour lui faire faire tout ce qu'on veut. Tuomas se souvenait de l'excitation de Niemelä pendant qu'il parlait, de leurs voix qui résonnaient dans le passage souterrain et de l'instant où ils avaient gravi les marches en béton qui menaient au quai, de Niemelä rouge cramoisi et tout essoufflé à la fin du trajet.

Tuomas n'arrivait pas à croire que l'univers ait pu être engendré par un esprit tout-puissant : pour lui, on faisait gober n'importe quoi aux gens, on leur racontait des histoires usées jusqu'à la corde en les présentant comme des lois et des vérités, et c'est sous couvert de ces prétendues lois et vérités que les hommes s'autorisaient à exploiter et à persécuter leurs semblables, à commettre les injustices et les violences les plus épouvantables. Ça, c'était vraiment de la folie, il n'y avait pas d'autre mot.

Ni Dieu ni maître*, comme disait toujours Eero.

Dès lors que Tuomas ne pouvait croire en Dieu et qu'il se refusait absolument à devenir une « machine », que lui restait-il ?

Il alla dans l'entrée et ouvrit la porte de la cave, alluma la lumière et descendit l'escalier. Une odeur de moisissure le saisit à la gorge. Il ouvrit la porte de l'armoire métallique où Eero rangeait ses armes à feu, qui n'était pas fermée à clé.

Il imagina son enterrement : avant cela, on l'avait retrouvé dans la villa, il avait été incinéré. Il voyait son père, sa mère, Milla, Kaarina et Eero réunis au cimetière de Malmi, puis sa mère en larmes, penchée sur un simple trou creusé au milieu du gazon ; après y avoir déposé son urne, elle envoyait la première pelletée de terre sous le regard de son père, immobile à quelques pas ; puis Milla faisait son possible pour consoler sa mère, elle lui tendait un mouchoir. Ensuite, Eero échangeait une poignée de mains avec son père, prenait sa mère dans ses bras ; enfin, lunettes de soleil et chapeau noir à larges bords, Kaarina s'approchait de sa mère et lui serrait fort les deux mains.

* NDT : en français dans le texte

Tuomas se souvenait de son enfance, de ce temps où sa mère lui lisait le soir non pas des contes, mais des passages de *L'Histoire universelle* ; il revoyait distinctement ce grand livre, les lettres d'or du titre qui sautaient aux yeux sur sa jaquette d'un marron qui tirait sur le rouge. En particulier, sa mère aimait à lui lire les chapitres consacrés à la Révolution française. Pour Tuomas, aujourd'hui, ce qui s'était passé en France après 1789 n'était qu'humain, trop humain : avant d'asseoir la démocratie et les droits de l'homme et du citoyen, les hommes de la Grande Révolution avaient dû enjamber des monceaux de cadavres. Pour sa mère par contre, les principes de liberté, d'égalité et de fraternité avaient vraiment beaucoup compté quand elle était jeune.

« C'est ça, la Révolution, qui m'a donné envie d'enseigner », voilà ce que fut sa réaction, d'ailleurs accompagnée d'un petit rire étouffé, quand Tuomas eut l'idée de rappeler à sa mère ses enthousiasmes passés. Cette conversation n'avait pas lieu un jour comme les autres, c'était le jour de son retour de la villa, ils buvaient le café au salon. « Sur un vol d'oiseaux migrateurs, se mit-elle à expliquer en pesant soudain ses mots, quand il y en a un qui décroche, tu en as toujours deux ou trois autres qui décrochent à la suite et qui restent avec le premier pour l'entourer. Tu vois, mon fils, tout est là. On ne laisse pas tomber les copains, jamais. C'est d'ailleurs pour ça qu'on s'est éloigné l'un de l'autre, Eero et moi : l'action syndicale, ton oncle, il ne faut pas lui en parler. Pour lui, nous autres enseignants syndiqués, on est comme une mafia... on a *du* pouvoir, mais on n'est pas faits pour *le* pouvoir. Au fond, ce qu'il dit, c'est qu'on est une bande d'irresponsables. »

Tuomas lapait son café à petites gorgées, attentif aux moindres propos maternels. Elle ne se lassait pas de parler de son demi-frère.

- Ah, Eero, quand il était jeune, il était vraiment très séduisant ! Et je n'étais pas la seule fille à être de cet avis...

Elle alla chercher l'album photo et se mit à en tourner les pages épaisses : au milieu du froissement des feuilles de papier de soie, les images en noir et blanc cédaient la place à des Polaroids jaunies.

- Il sortait avec un nombre incroyable de filles, il avait une confiance illimitée en lui. Il avait toujours une attitude un peu nonchalante, comme quand il venait me parler à moitié appuyé sur le montant de la porte, son petit sourire ironique aux lèvres... Je n'en reviens toujours pas qu'il soit devenu ingénieur, parce qu'il aurait pu faire tout autre chose. Même s'il essaie de faire croire le contraire, je crois que l'approbation de notre père a beaucoup compté pour lui, finalement. »

Puis elle marqua un long silence devant la photo de mariage d'Eero et de sa première femme.

- Avant Ratek, Eero était salarié d'un grand groupe international, mais sa carrière n'avancait pas, c'était devenu son idée fixe : il se plaignait d'être à la merci de gens qui n'avaient ni son intelligence, ni son talent. Tu ne peux pas savoir le nombre de fois où il a fait du dégât dans

son salon, tellement il se mettait en rogne ! Un jour, il a tellement engueulé un de ses collaborateurs que le pauvre homme est retourné dans son bureau et s'est jeté par la fenêtre ! ...Quant à Maylis, c'était vraiment un cas, le genre de femme qui s'estime au-dessus des autres, trop bien pour vivre la vie de monsieur et madame Tout-le-monde. Ce n'était pas du tout une femme pour Eero ! ... Et alors, qu'est-ce qu'ils faisaient comme bringue ! Bon, ils se sont un peu calmés à la naissance de Jeremy. Et puis, il s'est passé ce que tu sais...

Elle sourit soudain. Sur la photo qu'elle avait sous les yeux, c'est elle-même qu'elle voyait petite fille, patins blancs aux pieds, bonnet de laine profondément enfoncé sur sa frimousse.

- On habitait à Hyvinkää. Je me rappelle, les cristaux de neige étincelaient au soleil les jours de grand froid... on avait un sauna traditionnel, avec cette bonne odeur de fumée qui se dégageait toujours le samedi soir. Papa était en retraite anticipée, il avait été reconnu invalide de guerre... alors, tous les soirs quand je rentrais de l'école, il était là dans son fauteuil, il lisait. Et quand Maman rentrait, il mettait le couvert, la soupe aux saucisses mijotait déjà... Ah, la soupe aux saucisses, c'était sa spécialité, à ton grand-père !

La maman d'Hannele emmenait parfois sa fille au théâtre à Helsinki, ou bien assister à un concert de l'Orchestre symphonique de Radio-Finlande.

- Je n'avais pas la sérénité de Maman, ni l'ambition d'Eero. D'ailleurs, je me demande souvent ce que j'ai finalement, comme qualités...

Pourquoi sa mère ne s'était-elle pas remise en couple après sa séparation d'avec son père ? se demandait quant à lui Tuomas.

Pensait-elle que lui, Tuomas, ne le supporterait pas, qu'il se sentirait abandonné, qu'il serait jaloux ? S'était-elle dit que son devoir était de se sacrifier pour son fils ? En ce cas, c'était une erreur impardonnable. Etouffer Tuomas dans ses jupons, était-ce cela son intention ?

- Tu es la seule joie et la seule fierté de ma vie, n'oublie jamais ça...

Voilà une phrase que sa mère lui avait répétée un nombre incroyable de fois.

- On ne peut pas dire que ça a été l'histoire d'amour du siècle, fit-elle en considérant maintenant sa photo de mariage à elle. Rien à voir avec le mariage d'Eero et de Kaarina... Cela dit, on aurait pu s'accepter, vivre ce qu'on avait à vivre... Beaucoup de gens y arrivent.

Elle ajouta que si elle avait finalement misé sur la vie commune avec Tapio, c'était par peur de ne pas trouver quelqu'un de mieux, voire de se retrouver sans personne.

- J'étais absolument persuadée que je serais punie un jour pour m'être menti à moi-même... Quoi qu'il en soit, tu es né... tu étais en bonne santé, tu étais adorable, un vrai bébé solaire. C'est toi qui m'as aidé à surmonter mes pensées négatives, en fait tu as été la preuve vivante que j'étais capable d'aimer pour de vrai. Mais pour ce qui est de Tapio... je n'ai pas eu assez de forces et de volonté pour l'aimer lui. Souvent, j'étais là à la fenêtre et je te regardais jouer avec ton père dans la cour : je me disais que j'étais condamnée à rester enfermée pour le restant de mes jours, que la vraie vie ce n'était pas pour moi.

Le soir venu, sa mère fit sauter des nouilles, des légumes, des noix de cajou et du poulet au wok, puis les seuls sons qui accompagnèrent leur dîner furent le tic-tac de l'horloge et le tintement de leurs couverts sur la porcelaine de leurs assiettes. Tuomas était si pressé de sortir de table qu'il engloutit son repas en quelques bouchées.

Il regagna sa chambre et s'assit à son bureau. Son visage se reflétait à la vitre de la fenêtre au milieu du dégradé de bleus qu'offrait le ciel du soir. En bas, une jeune maman surveillait son enfant au bac à sable, on aurait dit l'un ou l'autre des anciens camarades de Tuomas. Où étaient-ils, tous ?

Il envoya un SMS à Sanni pour s'excuser de son attitude à la villa et lui demander s'ils pourraient se revoir à l'occasion.

Pas de réponse.

Pendant ce temps, sa mère regardait la télévision.

Il n'y avait pas de mots pour dire comme il détestait tout ce qui se dégageait maintenant de sa mère, ce personnage qu'elle était devenu, sa voix, l'habitude qu'elle avait de venir faire sa gym devant la télé en collants marron pendant qu'il essayait de suivre un match de foot, sa manie aussi de se tripatouiller les dents avec des cure-dents qu'elle oubliait sur les tables, sur le lavabo ; non, pas de mots pour crier l'horreur que lui inspiraient son allure désespérément ordinaire, ses habits élimés par endroits, son regard absent, jusqu'à son contact physique et à sa bonne volonté toujours un peu forcée qui ne suffisait pas à cacher la réalité de son échec. Au fond, elle avait fait l'impasse sur la vie, elle avait tout laissé filer.

Tout cela ne faisait pas que renvoyer Tuomas aux souvenirs horribles de l'hiver passé : non, c'était comme si la plaie venait de se raviver.

Un bip de son smartphone lui signala l'arrivée d'un message : hélas, ce n'était pas Sanni, mais son père. Tuomas eut envie de fracasser le téléphone contre le mur.

Sa mère vint frapper à sa porte et annonça qu'elle allait se coucher. Resté seul, Tuomas se mit à gamberger cette fois sur la suite des événements. Très vite, il décida qu'il allait décamper et retourner à la villa. C'est alors qu'il reçut un message de Sanni : elle était contente qu'il l'ait contactée et espérait qu'il l'appellerait quand il en aurait le temps.

Il éclata en sanglots.

Ensuite, un sentiment de vide profond l'envahit.

Il n'avait qu'à tendre la main pour allumer son ordinateur portable. Quelques clics, et il se projeta dans un univers, toute une série d'univers qui s'ouvraient à lui : des galeries, des images, des clips vidéo se superposaient à l'infini.

Sur l'écran lumineux de sa nuit, la chair se donnait en spectacle à travers toutes les pénétrations possibles et imaginables.

Des femmes se faisaient prendre par devant, par derrière.

D'autres femmes étaient attachées, bâillonnées, fouettées, et les lanières des martinets laissaient des traînées rouges sur leurs fesses laiteuses.

Là, deux hommes baisaient une femme en même temps.

Ailleurs, deux jeunes filles se caressaient fébrilement.

Ce n'était que femelles aux bouches accueillantes, culs offerts, minettes en rut et entrejambes en feu. Tout cela n'était là que pour lui, le monde entier n'était que possibilités ouvertes : à Tuomas d'en saisir une qui lui aille. Ce qu'il voyait là, c'était une promesse magique, car fini les peurs, la honte, les frustrations diverses et variées, la médiocrité du quotidien, place à la satisfaction de toutes ses envies. Car c'était cela qui lui était servi sur un plateau d'argent, et ce sans engagements, sans effort à fournir. Comme un accomplissement sans le moindre prix à payer.

Il aurait bien aimé pouvoir y croire.

Il referma son ordinateur. La fièvre lui travaillait les entrailles. Il se leva et fit quelques pas jusqu'à l'entrée : il se sentait étranger à lui-même, au fond il s'était toujours senti ainsi.

Il n'en pouvait plus.

La porte de la chambre de sa mère était entrouverte : dans la semi-pénombre, les formes de son corps se distinguaient sous la chemise de nuit. Elle semblait dormir. Tuomas l'observa un bon moment, écoutant sa respiration.

Il se sentait prêt à faire Dieu sait quoi.

Après être passé devant son école, il monta sur la passerelle du périphérique. Appuyé contre le garde-corps, il s'amusait à agiter ses clés au-dessus du vide, comptant encore et encore le nombre de clés attachées à la chaînette de son porte-clés au logo d'un opérateur de téléphonie mobile : il y en avait autant que d'années à son enfance, années qui lui semblaient maintenant hors du temps. La circulation passait sous ses pieds en un flot ininterrompu, la vie elle-même était ce flot. De temps en temps, les freins d'un train de banlieue crissaient dans la nuit, des étincelles jaillissaient sur les câbles de la voie ferrée. L'hiver, il avait l'habitude de venir ici à pied, mais d'avril à novembre c'est en vélo qu'il rejoignait plus volontiers cet endroit. Il y avait eu du changement depuis quelques années : le périphérique avait été élargi, de nouvelles bretelles d'accès avaient été aménagées dans les parages.

Les feuilles des buissons passaient à travers la clôture en fil de fer qui bordait la voie ferrée, et plus loin, derrière les stations-service, se profilait la forêt ; derrière encore, il y avait les tours d'habitation blanches de Pihlajamäki.

Pourquoi gardait-il si peu de souvenirs de son père ? Il lui semblait que sa vie n'avait commencé qu'après la séparation de ses parents et que son père était resté hanter les lisières de son univers, un peu comme un fantôme. Sauf qu'il n'était pas Hamlet, que sa mère ne s'appelait pas Gertrude et que l'ambiance de son quartier de Pukinmäki n'avait vraiment pas grand-chose à voir avec celle de la cour royale du Danemark. Pukinmäki, c'était des immeubles-boîtes à chaussures à l'alignement strictement géométrique, des fenêtres éteintes, des petits squares à la végétation chétive qui ne voyaient pas souvent le soleil, c'était le sentiment que la vraie vie était ailleurs, loin.

Il avait été un élève transparent et moyen ; ce n'est que vers la fin du collège qu'il avait commencé à prendre goût aux études. Il se disait qu'il n'y avait qu'ainsi qu'il arriverait à s'imposer dans la vie, à sortir de sa transparence.

Au collège, il croisait les doigts pour que sa mère ne soit jamais mutée dans son école : c'était son cauchemar absolu, l'un des rares cauchemars à ne pas être devenus réalité pour lui. A l'époque, il se donnait à fond dans des parties de Resident Evil, tour à tour victorieux et détruit, la tête pleine à éclater du nu-metal hargneux de Slipknot. Puis il devint fan de Metallica, ce qui l'amena à découvrir les Misfits ; enfin, il se mit à fréquenter la salle de musculation pour se faire des biceps et des plaques de chocolat comme son idole le chanteur Glenn Danzig.

Bien sûr, le sport n'avait pas suffi pour lui éviter le *service*. N'empêche que sans son goût pour l'exercice physique, il aurait eu probablement beaucoup de mal à échapper à quelque chose de bien plus irrémédiable.

Il avait treize ans à ce moment-là, Alekski en avait quatorze. De petits larcins de bonbons et de cigarettes, Alekski en était venu à voler de la bière. Un samedi soir de septembre, son

camarade demanda à Tuomas de l'accompagner en « virée » : quand Tuomas lui demanda ce qu'il voulait dire, l'autre répondit qu'il le verrait bien assez vite. Aujourd'hui encore, il se souvenait de l'excitation qui l'avait gagné peu à peu à la nuit venue, cette sensation troublante non seulement de participer à une aventure, mais aussi de faire quelque chose de mal : jusque là, il n'avait rien connu d'aussi fort.

Ils se postèrent dans l'ombre d'un bosquet d'aubépines qui les mettait hors de portée de la lumière jaunâtre des réverbères, observant l'entrée de la superette de l'autre côté de la route. Il y avait des clients à l'intérieur, des gens qui allaient et venaient devant le magasin.

Au bout d'un moment, ils eurent le sentiment que tous les clients étaient sortis. Ils traversèrent la route, puis Alekski fila vers la porte de service, à l'arrière du magasin. Pendant ce temps, Tuomas, entré dans la superette, faisait mine de chercher quelque chose dans les rayons ; profitant de ce que la vendeuse avait le nez plongé dans un tabloïd, il se glissa dans la réserve et fit entrer Alekski, puis revint se choisir une barre chocolatée et se présenta à la caisse. Pendant qu'il réglait son achat sous la lumière blafarde des néons, restait à Alekski à se sauver par où il était venu, deux packs de six bouteilles de bière dans les bras. Peu après, les garçons se retrouvaient derrière le vestiaire du stade. Tuomas avait décidé de ne rien montrer de son trouble alors qu'il était à deux doigts de pisser dans son pantalon, tant la tension avait été forte. Puis ils vidèrent les bières : ils finirent dans un tel état qu'en y repensant le lendemain, Tuomas ne voyait vraiment pas comment il s'était arrangé pour rentrer chez lui.

Son retour tard ce soir-là causa un énorme choc à sa mère.

Tuomas alla vomir tête dans la cuvette du water, après quoi il décida qu'il ne boirait plus jamais.

En marge de son travail de mécanicien auto dans la journée, son père faisait tourner une affaire de récupération de ferraille à Hyvinkää, ce qui fait qu'on ne le voyait pratiquement pas à la maison. Après s'être séparé de la maman de Tuomas, il avait commencé par habiter dans un camping-car au milieu de toute sa ferraille. Ce fut alors la fin des échos des disputes ; à la place, c'est un silence tous les ans plus profond qui prit l'appartement. En observant sa mère, Tuomas craignait qu'elle ne finisse happée tout entière par le silence ambiant, comme engloutie par un trou noir. La règle avec elle, c'était de ne jamais lui donner d'émotions : vivre, mais du bout des lèvres seulement, s'arranger pour devenir invisible, ne parler que si c'était strictement indispensable.

Quand Tuomas avait trois, quatre ans et que son père passait le plus clair de son temps à son travail, sa mère jouait souvent avec lui. Avec un eye-liner, elle lui dessinait des moustaches noires de latin lover d'opérette et l'affublait d'une casquette de marin d'eau douce, puis ils dansaient, dansaient, dansaient des heures entières sur les tubes qui passaient à la radio.

Tuomas ne savait où il commençait, où finissait sa mère.

Quand ils croisaient Tuomas à la gare ou au centre commercial, ses camarades le voyaient toujours collé à sa maman, aussi il leur était vite devenu clair que ces deux-là étaient comme cul et chemise. L'effet fut le même que si on leur avait agité un chiffon rouge sous les yeux. Face à leurs moqueries, Tuomas se renferma dans sa coquille, d'où une réputation de froideur et d'arrogance. Et ce fut le début des tabassages.

Quand il rentrait de l'école, Tuomas était accueilli dès le seuil de l'appartement par des effluves de pommes cuites et de cannelle, car les collègues de sa mère lui donnaient à l'automne des sacs entiers de pommes de l'année qui lui servaient à préparer des soupes. Tuomas allait s'asseoir à la table de la cuisine : en faisant tinter sa cuiller, il mélangeait la poudre de cacao à son bol de lait très chaud, de la vapeur montait de la casserole, sa mère avait les joues en feu et souvent, il y avait une sonate pour violoncelle de Bach qui passait. En repensant aujourd'hui à ses goûters d'enfant, certains détails lui revenaient avec la plus grande netteté : le palais qui lui brûlait quand il buvait trop vite, les taches de chocolat sur la nappe.

Un jour, il décréta qu'il ne voulait plus aller à l'école, plus jamais.

C'était la faute de sa mère : c'était elle qui en avait fait ce garçon détesté de tous.

Tuomas se souvenait aujourd'hui encore de l'émoi de sa mère, de sa voix qui tremblait.

Tous les matins, il partait à l'école la gorge serrée et le sac à dos chargé de tout le poids du pauvre monde. Un jour, les garçons lui piétinèrent son anorak neuf dans la boue d'un terrain vague, et tous les jours il se faisait bousculer et frapper à coups de pieds, sans compter qu'il était systématiquement exclu de tous les jeux de ses camarades. Plus les brimades allaient loin, moins elles avaient une explication logique. Ses harceleurs se lassaient vite de leur manège du moment, si bien qu'il leur fallait trouver toujours autre chose pour entretenir leur excitation à humilier, histoire de voir jusqu'où ils étaient capables d'aller.

Si jamais les profs s'en mêlaient, la honte de Tuomas n'en était que plus profonde encore. Une fois, alors qu'il était dans le bureau du principal, il se jura de ne plus jamais demander de l'aide à qui que ce soit, il se fit le serment de ne plus jamais pleurer, de ne plus croire les gens ni leur faire confiance. Il avait décidé de ne plus jamais rien donner à personne, quitte à serrer les dents pour tenir le coup. Car oui, il allait tenir le coup : oh que oui. Quoi qu'il arrive, il tiendrait.

Sa seule certitude, c'était que le monde ne saurait jamais rien de sa vérité. Toute une vie à rester incompris, définitivement.

Restait la possibilité de se tuer, mais ce n'était pas la peine. Après tout, il était mort depuis des années déjà.

Le réceptionniste de l'hôtel transmet à Tuomas ce qu'avait dit son père : il n'avait qu'à prendre l'ascenseur et monter directement dans sa chambre au septième. Il repéra la bonne porte au bout du couloir et frappa. Visiblement tout juste sorti de la douche, son père avait les cheveux mouillés et portait un pantalon en toile et une chemise déboutonnée. Et aussi, il y avait tant de reflets sur les verres de ses lunettes que Tuomas ne put d'abord saisir son expression.

Son père lui fit signe d'entrer :

- Une minute, j'arrive.

Tuomas fit quelques pas dans la chambre, s'étonnant de la profondeur de la moquette, pendant que son père se donnait un coup de peigne et se passait du déodorant sous les aisselles. Quand il eut fini, il boutonna sa chemise ; il avait du noir sous les ongles et aux paumes dont aucun produit nettoyant ne semblait avoir pu venir à bout.

- Dis-moi, on pourrait aller faire la fête tous les deux.

- Ah oui, c'est vrai que ça se fête, une super réussite comme la mienne !

- Alors tu aimerais qu'on fasse quoi ?

Tuomas haussa les épaules. Il n'était venu voir son père que parce que celui-ci le lui avait demandé. L'été précédent, ils avaient fait un tour au parc d'attractions de Linnanmäki et au zoo de Korkeasaari, comme au bon vieux temps, mais tout cela lui semblait loin déjà.

- Bon, on va au moins aller manger un morceau, proposa son père.

Il lui dit que le lendemain, il passerait voir son frère à Tikkurila mais qu'ensuite il serait obligé de rentrer à Vaasa : pour un petit garagiste comme lui, les vacances ne voulaient pas dire grand-chose.

Ils sortirent dans le couloir de l'hôtel et appelèrent l'ascenseur. Vaasa, Tuomas y était allé plusieurs fois : lors de ses visites, son père venait le chercher à la gare, après quoi il le déposait la plupart du temps devant la maison avant de filer directement au travail. Même si la nouvelle épouse de son père faisait des efforts pour se montrer aimable avec lui, on voyait bien qu'elle avait autre chose à faire que de s'occuper d'un petit con d'Helsinki, qui plus est un petit con qui ne desserrait pas les dents. Alors, pour s'occuper, Tuomas lisait et dessinait, remplissant des cahiers entiers de croquis de guerriers tout droit sortis de ses jeux vidéo préférés.

Un jour, au téléphone, Tuomas avait demandé à son père de passer les vacances d'automne à Vaasa, mais il avait eu droit à un grand silence pour toute réponse.

Si grand que ce silence n'en finissait pas de résonner à ses oreilles, aujourd'hui encore.

Le signal sonore de l'ascenseur retentit, les portes s'ouvrirent et ils entrèrent dans la cabine vide : l'espace d'une seconde à peine, Tuomas eut l'impression que quelqu'un venait à sa rencontre, mais ce n'était que son image dans la glace.

Une fois dans le restaurant en sous-sol de l'hôtel, ils prirent place dans un petit compartiment. Les briques qui tapissaient le renforcement où ils étaient installés exhalaient

de la fraîcheur, la lueur des lampes de table se mirait sur les surfaces en bois foncé laqué. Le serveur leur apporta une carafe d'eau avec la bière commandée par son père, puis ils commandèrent leur repas : un steak au poivre pour son père, des pâtes au saumon pour Tuomas.

Il avait préparé des réponses aux questions qu'il pensait que son père allait lui poser.

Mais il n'y eut pas de questions.

Son père déplia sa serviette et la disposa sur ses genoux, puis il fit un petit signe d'assentiment de la tête, comme s'il s'était donné le feu vert à lui-même pour entamer son repas. Sa viande semblait résister sous le couteau à lame dentelée et à manche en bois, ce qui fut cause d'une série de crissements de la lame au contact de l'assiette. Pendant ce temps, Tuomas pensait à sa mère, il avait l'impression qu'elle allait entrer d'un instant à l'autre dans le restaurant. Ses pâtes noyées dans la crème ne lui disaient vraiment rien et son bout de baguette ne valait guère mieux : le pain était tellement dur qu'il se fit mal aux gencives, à en avoir un vague goût de sang dans la bouche.

En agitant sa fourchette dans l'air, son père lui demanda s'il se souvenait qu'il était aussi ferrailleur, Tuomas lui répondit qu'il s'en souvenait en effet. Il savait par ailleurs que son stock de ferraille était resté à Hyvinkää quand son père était parti vivre à Vaasa.

- Mon terrain ne va pas tarder à être récupéré par la Ville, ce qui veut dire qu'il faudrait que je me débarrasse de toute cette ferraille, dit le père.

Tuomas ne voyait pas bien en quoi cette histoire le concernait, mais il y avait pourtant un rapport. Son père sortit de sa poche une feuille pliée en quatre et la lui tendit.

C'était un plan du terrain.

- Ça intéressera sûrement une entreprise de recyclage. Mais attention, ne te fais pas avoir. Commence par aller voir l'endroit. Je pense qu'il y a de l'acier et du cuivre entre autres. Les cours des métaux sont fixés à la Bourse de Londres, tu regardes sur internet.

Si Tuomas arrivait à vendre la marchandise, l'argent serait à lui. Il était sur le point de répondre qu'il ne voulait absolument pas s'occuper de cette ferraille, pas même si de grosses sommes étaient en jeu, quand son père mit fin à la conversation par un « marché conclu » catégorique.

Quand ils quittèrent le sous-sol pour se rendre dans le hall d'entrée de l'hôtel, ils remarquèrent aussitôt un attroupement devant la télévision du bar.

Le journal du soir parlait d'un homme récemment licencié par Ratek. Il venait d'abattre sa femme et ses deux enfants, des adolescents, avant de retourner son arme contre lui.

La sonnerie du téléphone tira Tuomas de son sommeil. Il reconnut la voix d'Eero au milieu de son état vaseux. Il avait vraiment mal dormi.

- Quelle saloperie, quel cauchemar cette histoire, pesta Eero. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils t'appellent toi aussi.

Eero avait hâte de se refaire une soirée sauna à la villa : il proposait à Tuomas de l'y emmener dès qu'un accord aurait été trouvé avec Wong. Le moment venu, Mäkelä passerait le prendre.

- C'était Eero ? questionna sa mère. Il était comment ?

Tuomas haussa les épaules.

Il eut en effet à répondre aux questions de la police. Il raconta aux enquêteurs ce qu'il savait de l'affaire.

Sa mère lui ramena les tabloïds du jour en rentrant de faire ses courses : en pleine trêve estivale, un faits divers pareil était évidemment une aubaine incroyable pour les rapaces de la presse poubelle. Il feuilleta les pages, y vit côte à côte une photo d'Eero devant le siège de Ratek et une vue de l'immeuble des victimes à l'entrée barrée d'un ruban marqué « Scène de crime ». Il s'attarda surtout sur un article qui insistait sur le sort tragique des deux adolescents, gros titres à l'appui.

Bien entendu, les journaux avaient tenté de joindre le PDG de Ratek, mais celui-ci ne voulait faire aucun commentaire.

Tuomas lisait encore sur son lit quand Mäkelä l'appela pour lui annoncer qu'il n'allait pas tarder.

Sa mère avait l'air si abattu et perdu qu'il aurait voulu crier très fort. Elle lui dit qu'elle était inquiète pour lui, à quoi Tuomas se contenta de répondre que ça allait aller. Il prit son sac à dos et sortit, claquant la porte derrière lui peut-être plus fort qu'il n'aurait dû.

En bas, l'abri à poubelles coincé entre deux rosiers puait sous la chaleur.

Tuomas regarda un instant les voitures garées chacune à sa place dans la cour, les bâtiments de la résidence, les fenêtres. Tout cela cuisait au soleil de ce début de soirée, sans compter le sol en béton du parking chauffé à blanc. Aussi familier que lui ait été cet environnement, il lui semblait lourd d'une menace qui ne dit pas son nom, d'autant qu'il n'y avait pas âme qui vive dans les parages ; quelque part pourtant, des voix d'enfant se faisaient entendre. Il remarqua encore un détail du côté de l'abri à poubelles, un transat à la toile déchirée et aux charnières rouillées abandonné dans un coin.

Voyant Mäkelä descendre de voiture, Tuomas crut comprendre qu'il était supposé le suivre. Ils traversèrent le parking au sol qui résonnait sous leurs pas, s'arrêtèrent devant l'ascenseur. Après quelques instants d'attente dans la lumière crue des tubes au néon, la flèche lumineuse signalant l'arrivée de l'ascenseur s'alluma et les portes s'ouvrirent d'un coup : aussitôt, Mäkelä glissa sa carte magnétique dans un lecteur.

- Tu montes au dernier étage, l'assistante d'Eero t'attend.

Tuomas remercia et entra dans l'ascenseur. Il eut encore le temps de voir Mäkelä s'allumer une cigarette et lui tourner le dos pour retourner à la voiture, puis les portes se refermèrent et l'ascenseur se mit en mouvement.

La glace à trois faces lui renvoyait son image multipliée à l'infini.

Au premier coup d'œil, l'étage aménagé en open space traversant semblait désert. Quelques secondes plus tard, Tuomas commença toutefois à distinguer des silhouettes qui allaient et venaient, les unes chargées de piles de dossiers, les autres téléphone portable à l'oreille, d'autres encore penchées sur des tablettes ou discutant entre elles. Enserré entre deux baies vitrées entre est et ouest, l'espace s'ouvrait des deux côtés sur le ciel. Au milieu à peu près, un canapé et des fauteuils en cuir noir aux formes anguleuses entouraient une table basse en verre fumé sur laquelle traînaient quelques magazines économiques internationaux.

Il vit une femme faire un signe de la main : dès qu'il eut compris que ce signe était pour lui, Tuomas se dirigea vers elle. Elle se présenta comme l'assistante d'Eero et dit son nom, un nom que Tuomas oublia aussitôt. La femme portait un tailleur gris et un élégant pendentif en argent sous son chemisier au col ouvert. Avec ses cheveux blonds méchés coupés court et ses lunettes aux montures noires, on l'aurait vraiment crue tout droit sortie des pages d'un magazine d'entreprise.

Arrivée au bout du couloir, la femme se tourna vers lui et lui désigna une porte entrouverte :

- Il viendra vous voir dès qu'il aura un instant.

Elle s'éloigna. Là où on l'avait conduit, Tuomas n'entendait plus de bruits de travail, un silence intégral régnait. Il poussa la porte et franchit le seuil de la pièce.

La vue qui s'ouvrait était entièrement dominée par le bâtiment du siège de Nokia, bien reconnaissable à ses parois vitrées où se miraient le ciel et l'eau entre quelques silhouettes blanches de bateaux : de prime abord, on aurait dit un énorme cadre métallique avec de la lumière bleutée éclatante à l'intérieur. Au bout de quelques secondes, Tuomas dut baisser les yeux sous la violence du reflet du soleil sur les surfaces vitrées.

D'un côté de la pièce, des étagères étaient chargées de fanions d'organisations professionnelles, de médailles et autres objets honorifiques décernés à Ratek, de liasses de papiers, de classeurs, de livres. Tuomas s'avança pour détailler les photos encadrées d'Eero : on le voyait à l'inauguration de ses différentes usines aux quatre coins du monde ou échangeant des poignées de mains avec des hommes en costume à la mine austère ; d'autres photos le montraient en mer sur son voilier, entouré de Kataja et d'Henriksson, ou posant au

milieu d'un groupe de chasseurs en gilet orange flamboyant sur fond de nature automnale, un énorme élan gisant à leurs pieds ; à côté, il y avait une photo de Milla et de Kaarina sur une plage, prenant la pose en bikini, très glamour avec leurs lunettes de soleil et leurs chapeaux de paille.

Puis il s'arrêta sur un portrait de Jeremy, manifestement une photo de rentrée scolaire : cheveux soigneusement peignés, chemise unie, pull bleu marine, il ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau, petit bonhomme figé dans la gloire de ses dix ans qui souriait à Tuomas par-delà le temps et la mort.

Il alla s'asseoir dans le fauteuil pivotant d'Eero.

Sur le mur d'en face, un énorme tableau sans cadre trônait au-dessus d'un canapé : c'était une radiographie de crâne humain, simple masse blanche sur fond de vide sidéral.

Au bout d'un bon moment, Eero entra dans la pièce, la mine indéchiffrable. Tuomas esquissa le geste de se lever.

- Non, non, reste assis, fit Eero avec un geste de la main. Moi, ce bureau ce n'est déjà plus le mien...

Tuomas haussa les sourcils.

- WongComm va prendre le contrôle de Ratek, et pour un prix dérisoire par-dessus le marché. On était sur le point d'en tirer plus, mais quand ils ont eu les résultats de leur audit préalable, ils ont vu où on en était vraiment... Qu'est-ce que tu veux que je te dise... vingt ans de boulot acharné, et voilà le résultat. D'abord c'est Nokia qui m'a laissé tomber, puis la banque. Et maintenant, c'est mes associés, mes « meilleurs potes »...

Il eut un rire amer.

- Si j'avais pu prévoir il y a quelques années que ça allait se passer comme ça, j'aurais pu vendre pour plusieurs fois le prix de Wong, je serais vraiment très riche. Maintenant, tout le monde se fout de moi... tous ces médiocres... ces jaloux... ces malveillants... ces pauvres types qui n'ont rien dans le ciboulot ! A quoi ça sert de se décarcasser dans la vie... Putain, à quoi ça sert ? Ça et rien c'est pareil !

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Tuomas remarqua alors les auréoles de transpiration aux aisselles de sa chemise.

Identifiable à son insigne en laiton épinglé au revers de sa veste et à son oreillette, le vider de la boîte de nuit montait la garde à l'entrée de l'établissement. Il y eut des claquements de portières du côté des taxis, des fêtards entraient et sortaient, le vent enflait dans leurs imperméables, malmenait les parapluies. Tuomas remarqua aussi le son de la pluie qui tambourinait sur le toit de la Jaguar.

Tout à coup, il aperçut Eero qui sortait de la boîte soutenu par deux vigiles : un claquement de portière, et Mäkelä traversa la chaussée moitié marchant, moitié courant. En face, Eero jurait comme un charretier en essayant de se dégager de l'étreinte de ses anges gardiens. Ils n'étaient vraiment pas trop de deux pour le maîtriser. Quand il aperçut sa voiture dans le flou de son ivresse, son agitation retomba un peu, si bien que les deux costauds finirent par le lâcher.

Il avait la chemise presque complètement déboutonnée et une plaie à vif à l'articulation des doigts de la main droite.

Il réclamait qu'on le conduise à la villa.

- Quoi, on va pas faire tout ce chemin, objecta Tuomas à l'adresse de Mäkelä. On ferait mieux de le ramener à Espoo, non ?

C'était visiblement un cas de conscience pour le chauffeur. Pas plus que Tuomas, il n'avait envie de faire autant de route ; d'un autre côté, il n'avait jamais désobéi au moindre ordre d'Eero.

- Et puis zut, fit finalement Mäkelä. On fait comme tu dis.

La voiture traversa la zone portuaire de Ruoholahti : ils n'eurent pas à s'arrêter, les feux de signalisation clignotaient. Mäkelä s'engagea bientôt sur l'autoroute de l'Ouest. La pluie ne faiblissait pas, c'était le signe que l'été tirait à sa fin.

Devant la propriété d'Eero, la vigne vierge débordait sur le mur d'enceinte en briques. Mäkelä baissa sa vitre et glissa une carte dans le lecteur : aussitôt, malgré le clapotis de la pluie, on entendit le dé clic d'ouverture du portail coulissant. Une fois la voie libre, Mäkelä alla se garer sur le parterre pavé d'où se faisait l'accès à la maison. La pluie venait former des bulles lumineuses sur les globes des luminaires de façade, il semblait n'y avoir personne à l'intérieur. Ils se mirent à deux pour faire sortir Eero de la voiture : il sursauta, ne les reconnut pas tout de suite. Se sachant instinctivement en terrain familier, il parvint à monter les marches et à atteindre la porte par ses propres moyens. Comme il avait quelques difficultés pour introduire sa clé, Tuomas lui vint en aide, après quoi Eero s'engagea dans l'entrée d'un pas hésitant et traînant, toujours escorté par les deux autres. Une fois dans le salon, ils le suivirent du regard jusqu'au canapé, attendant qu'il soit allongé pour venir le débarrasser de sa veste et de ses chaussures.

Il grognait et pestait de plus belle.

- Et voilà, terminus, tout le monde descend, souffla une voix derrière Tuomas : il sursauta et se retourna, c'était Kaarina qui était là. Manifestement arrivée sur la pointe des pieds dans le salon, elle était sanglée dans un peignoir en soie turquoise.

- Vingt ans qu'on est mariés, et je continue à ne pas fermer l'œil de la nuit quand je ne sais pas où il est.

Mäkelä annonça qu'il rentrait, demandant à Tuomas s'il voulait qu'il le dépose chez sa mère.

- Tu peux rester dormir à la maison si tu veux, il est tard, fit Kaarina, l'air indifférent.

Rentrer à Pukinmäki, ça ne disait rien à Tuomas, il aimait mieux dormir là. Restait à Mäkelä à prendre congé ; quelques instants plus tard, comme quelque part très loin, la porte de la maison se referma en claquant.

- Tu veux une boisson chaude ?

- Oui, je veux bien, merci.

- Viens dans la cuisine. On va le laisser ronfler tranquillement sur son canapé.

Tuomas s'assit devant un large plan de travail rectangulaire à côté des évier, laissant Kaarina s'affairer dans la cuisine : elle alla préparer une infusion de rooibos, en profitant pour confectionner en un tour de main des tartines au pain de seigle au lavaret fumé et à l'aneth frais. Ses pieds nus faisaient un tapotis léger sur le carrelage en mosaïque. Sur une table voisine, Tuomas eut l'attention attirée par des classeurs au milieu d'un grand nombre de papiers éparpillés, apparemment des lettres à en-tête d'un cabinet d'avocats : sur la feuille la plus proche de lui, il vit écrit en grosses lettres le mot « Sommaton ».

- Tu n'as qu'à dormir dans la chambre de Milla, dit Kaarina.

- Ah oui, tiens, qu'est-ce qu'elle devient, au fait ?

- Oh, on s'est éloignées l'une de l'autre... c'est bien dommage. Tous les trois, on s'est éloignés les uns des autres...

Elle essaya de rire, ne parvenant à dissimuler son émotion qu'à moitié. Elle se passa les mains dans son épaisse chevelure châtain pour rectifier sa coiffure ; l'espace d'un instant, le haut de son peignoir s'entrouvrit assez pour laisser voir un bout de soutien-gorge en dentelle.

Ils montèrent au premier étage. Au bout du couloir, une lampe de chevet était allumée dans la chambre conjugale, des papiers traînaient sur la couverture du lit à côté d'un ordinateur portable. Kaarina ouvrit la porte de la chambre de Milla, fit signe à Tuomas d'entrer : plus aucune trace des affiches qu'il avait connues sur les murs avant, plus de romans à l'eau de rose sur les étagères, plus de peluches non plus. Le nouvel aménagement de la chambre se voulait d'un style tout à fait adulte.

Un grand lit avait fait son apparition aussi.

Tuomas n'avait pas à se forcer pour imaginer ce qui s'était passé : Milla avait exigé qu'on lui redécore entièrement sa chambre, la chenille était devenue papillon. Mais une fois la chambre refaite et les nouveaux meubles livrés, comme par hasard elle avait annoncé qu'elle s'envolait pour New York.

Très bien, sauf que Kaarina avait peur que le papillon ne se soit perdu à jamais au-dessus de l'océan, pour reprendre ses paroles.

Tuomas se reconnut au milieu des invités sur l'une des photos prises le jour de la confirmation de Milla, et cette image lui fit l'impression d'être d'un autre temps, de dater d'une vie qui n'avait rien à voir avec la sienne.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre : au-delà du mur d'enceinte, les réverbères jetaient une clarté atténuée sur le jardin, la pluie semblait tomber moins fort déjà.

Kaarina lui dit bonne nuit. Il se déshabilla et se jeta sur le lit en slip. Tout de suite, il sentit le parfum de Milla sur l'oreiller ; fermant les yeux, il l'imagina, et c'est presque comme s'il avait entendu sa voix.

Il se mit à penser à Niemelä et à Hagström.

Il fallait bien reconnaître qu'il avait tout raté, ses amitiés comme ses relations avec les filles. Cela dit, c'était un peu trop facile d'accuser Niemelä et Hagström de l'échec de leurs relations, d'être responsables de l'envenimement de leur camaraderie. La question était surtout de savoir ce que cette situation lui révélait de lui-même.

Au fond, il était né inaccompli, inaccompli il mourrait. Tout le reste n'était que doux délire.

Il pensait maintenant à JP, son frère tombé en enfer.

Où était-il aujourd'hui ?

Il tressaillit : une silhouette venait d'apparaître sur le seuil de sa chambre.

Kaarina referma la porte derrière elle, s'assit à côté de lui et posa sa main sur la cuisse de Tuomas. En effleurant l'épaule de Kaarina et en lui caressant le bras par-dessus la soie du peignoir, il eut l'impression d'une musique qui montait en lui, d'une mélodie. Kaarina posa sa main sur son entrejambe : voilà que la mélodie se précisait, plus sonore, plus insistante, et déjà il s'y abandonnait, toutes pensées mises de côté. Après avoir débarrassé Kaarina de son peignoir et de son soutien-gorge, il se mit à lui palper les seins et le cou. Maintenant, elle lui tenait le sexe fermement serré dans son poing ; l'excitation était telle qu'il devait faire un vrai effort pour se retenir, car pas question de jouir trop vite. Il éprouva des doigts la fente offerte de Kaarina, et aussitôt un petit son humide lui répondit. Il savait quand même que quelque part dans les plis du sexe féminin, il y avait un point qu'il lui fallait atteindre : il promena ses doigts à l'aveuglette mais ne trouva pas. Il se sentait déjà sur le point de débâter quand Kaarina lui vint en aide en dirigeant sa main là où elle aimait et en lui faisant faire un va-et-vient juste au bon rythme, juste assez fort. Pendant qu'il continuait à la caresser par ses propres moyens, il sentit monter en lui une sorte de joie, la même joie exactement qu'éprouvent les enfants quand ils réussissent quelque chose pour la première fois. Mais soudain, Kaarina se contracta : Tuomas eut peur d'avoir été trop brusque, mais non, elle lui demanda de ne pas s'arrêter, elle en redemandait. Tout cela lui semblait un rêve, une folie, et en même temps c'était la chose la plus réelle qu'il ait jamais vécue. Le guidant toujours, Kaarina lui fit prendre position pour la pénétrer : il n'était pas loin de céder à la panique, il avait peur de se bloquer, de ne soudain plus rien sentir, de se perdre pour toujours.

Mais les choses se passèrent le plus simplement du monde, il entra profondément en elle, sans forcer, d'un coup.

Il sentait le corps de Kaarina qui répondait aux mouvements de son corps à lui : très vite, ils trouvèrent le rythme et laissèrent leurs sens les emporter dans la danse de la chair.

Bouche ouverte et yeux fermés, Kaarina faisait bloc avec lui. A un moment, elle l'enserra de ses quatre membres et il accéléra instinctivement la cadence : n'en pouvant plus, elle avait de plus en plus de mal à retenir ses gémissements. Puis elle se laissa submerger par le plaisir, secouée par des spasmes qui lui soulevaient le buste et lui faisaient trembler les seins. Une dernière contraction plus forte encore, et elle laissa sa tête retomber sur le côté, le corps soudain complètement relâché.

Tuomas la détailla quelques instants à la lueur des réverbères, seule source de lumière dans la nuit pluvieuse. Une envie lui traversa très vite l'esprit, celle de lui planter ses dents dans la peau, entre le tendon du cou et la clavicule.

TROISIÈME PARTIE

Tuomas passa une chemise blanche, pestant à haute voix contre sa maladresse à boutonner ses manches de chemise. Il avait l'impression de flotter dans son pantalon de costume ; par contre, il se sentait serré dans sa veste. C'était pourtant la bonne taille, en principe du moins : l'autre jour, il avait passé assez de temps à essayer ce modèle, aidé par un vendeur.

Eero lui noua sa cravate.

- Soixante ans, ronchonna-t-il. Ça file à une vitesse !

Tuomas s'épongea le front.

- Tu es sûr que ça va ? lui demanda Eero.

- Mais oui.

- Ce soir, personne ne fait la gueule ! Je veux qu'on s'amuse ! On va rigoler, on va chanter, on va danser... Attends, on aura toute la mort pour se reposer !

Les employés du traiteur avaient dressé un vaste chapiteau blanc dans le jardin : plus tard dans la soirée, quand les tables et les chaises seraient retirées après le dîner, il y aurait largement de la place pour danser. Déjà, les premiers invités arrivaient. Eero alla se poster au milieu du jardin pour les accueillir. Il avait beau être aussi peu porté que possible sur les mondanités et même les démonstrations physiques, il semblait prendre plaisir à serrer les mains et à faire la bise aux dames, s'abandonnant avec une grâce surprenante à la comédie des compliments, des remerciements et des éclats de rire. Pendant ce temps, Tuomas s'amusait à suivre du regard une jeune serveuse bien à son goût avec ses talons hauts et sa petite jupe noire, qui allait et venait, présentant aux invités des flûtes de champagne sur un plateau. De leur côté, le chef et ses aides s'affairaient autour d'un cochon de lait ibérique qui tournait lentement sur sa broche au milieu des grésillements provoqués par le contact de la graisse avec les flammes bleues de la cuisson au gaz.

Une lumière adoucie filtrait des nuages diaphanes en se mirant sur le lac ; à en juger au vacarme qu'elles faisaient, les mouettes avaient elles aussi compris que quelque chose d'exceptionnel avait lieu. Quant à Kaarina et Milla, aucune trace d'elles.

Tuomas était à peu près certain que leur absence avait un rapport avec lui.

Dans ses instants d'exaltation, il s'imaginait amoureux de Kaarina, il se voyait s'enfuir avec elle et se faire entretenir le reste de sa vie.

Il attrapa une flûte de champagne au passage, y trempa ses lèvres puis se mit à circuler un peu à l'écart des invités. L'odeur de la viande rôtie, les effluves de parfums que semaient sur leur passage les femmes, l'air de Vivaldi qu'exécutaient les quatre musiciens qu'on avait fait venir pour l'occasion, tout cela lui semblait un étrange mélange en cet après-midi d'août. Au fil de l'été, il s'était tellement habitué au silence de la villa que voir le jardin envahi

d'hommes en costume foncé et de femmes parées aux allures d'oiseaux des tropiques lui faisait mal au cœur : tous ces gens étaient là sur son territoire.

- Savoir se retirer au bon moment, c'est aussi cela la marque du grand entrepreneur, tels furent les mots du ministre du Commerce et de l'Industrie à l'adresse d'Eero.

Par-delà la foule qui se pressait sur la pelouse et par-delà tout le bruit, Tuomas entra aperçut sa mère qui descendait d'un taxi ; il lui fit signe de la main mais elle ne le vit pas. Aussitôt, il la perdit de vue. Peu après, Eero prit la parole pour souhaiter la bienvenue à l'ensemble des invités, et de lever sa flûte, imité par toute l'assistance. La première gorgée de champagne avalée, tous entonnèrent le « Happy Birthday » traditionnel : chantée en chœur par près de deux cent personnes, cette petite chanson mille fois entendue faisait quand même un sacré effet. Eero voulut encore ajouter quelques mots de remerciement, mais à peine avait-il commencé que la Jaguar pénétra dans la cour au milieu d'un vrombissement.

Kaarina en descendit, vêtue d'une robe lilas en soie éclatante et arborant un collier de perles et des boucles d'oreille assorties : Tuomas se dit que de sa vie il n'avait vu de femme aussi belle. Quant à Milla, elle portait une rose rouge sur l'oreille, une minirobe très près du corps et des escarpins à brides, avec quelque chose dans son allure qui évoquait instantanément la jet-set internationale. Tuomas eut un serrement au cœur de la voir ainsi.

Soudain, il se retrouva nez à nez avec sa mère. Manifestement, elle sortait de chez le coiffeur, et elle semblait boudinée dans sa jupe d'été.

- Je te dispense de tes moqueries, avertit-elle en prenant un air si sérieux que Tuomas ne put s'empêcher d'éclater de rire.

- C'est moi la maman du garçon que vous voyez là-bas... oui, Tuomas, voilà, c'est mon Tuomas !

Sa mère avait tenté de se présenter à ses voisins de table avec tant de maladresse que Tuomas sentit la honte lui monter aux joues ; heureusement, Milla vint le voir juste au bon moment. Il esquissa le geste de se lever pour l'embrasser mais n'en fit rien : il venait de s'apercevoir qu'il avait la bouche pleine. Quelques instants plus tard, ils s'écartèrent un peu de la table pour un dialogue sans paroles. Tous deux se sentaient flotter dans une parenthèse hors du temps rythmée par la musique du quatuor, la rumeur des conversations et le bruit du vent dans la toile du toit du chapiteau. Tuomas finit par rompre le silence pour demander à Milla si elle était juste de passage ou si elle avait l'intention de rester en Finlande, à quoi elle répondit par un signe des bras qui voulait tout dire et rien.

Tuomas ne pouvait s'empêcher d'observer Kaarina : très entourée, elle semblait apprécier la compagnie et riait. A y faire plus attention, on pouvait supposer qu'elle expliquait des choses à ses interlocuteurs.

Après que tout le monde eut prononcé son toast, Milla entraîna Tuomas au bord du lac. Les roseaux frémissaient au vent avec un frottement léger, les nénuphars dansaient au passage des vagues. Une fois sur le ponton, Milla défit les brides de ses escarpins. Elle avait l'air d'une autre avec son expression renfermée ; malgré son élégance affichée, elle dégageait maintenant quelque chose d'ordinaire, presque de vulgaire. Tuomas se dit que les futurs hommes de sa vie auraient de quoi faire pour percer à jour ce petit cœur, le faire s'ouvrir ; intérieurement, il leur souhaita bonne chance de toutes ses forces, comme il souhaitait bonne chance à Milla, d'ailleurs il souhaitait bonne chance à la terre entière, à tous les êtres qu'il avait connus, ceux qu'il connaîtrait encore, ceux qu'il ne connaîtrait jamais.

Il savait qu'il ne lui restait qu'une semaine et demie avant la rentrée des classes. Bientôt, l'automne finlandais serait là, avec le vent et la pluie qui balayeraient toute trace de l'été sur leur passage. Puis le monde s'emplirait de neige, de glace, d'obscurité.

Tuomas demanda à Milla de lui parler de sa vie à New York.

- Ben, je suis sortie avec un mec qui s'appelait William... il était de Staten Island. Tu sais peut-être pas, mais aux élections présidentielles Staten Island c'est le seul *borough* de New York qui vote républicain à fond... Tu vois, le père de William, c'était un obsédé de la guerre, mais grave quoi... Par exemple, il arrêtait pas de me demander : « Alors, quand est-ce que la Finlande rejoint l'OTAN ? », des trucs comme ça. Le soir, quand j'allais dîner chez eux, ils disaient toujours le bénédicité, tu sais, comme ils font aux *States*. Jusqu'au jour où j'ai eu comme un flash... on était à table, et tout à coup y a un vieux tube de Radiohead qui s'est mis à résonner dans ma tête : *What the hell I'm doing here*... Je me suis dit : « Putain, t'es venue à New York pour sortir, pour t'éclater... c'est quoi ce délire ? »

Elle eut un petit rire un peu forcé, ajoutant aussitôt :

- ...Apparemment, y a pas moyen d'échapper à ce qu'on est. Tu sais, Tuomas, la vérité... la vérité, c'est que je suis vraiment trop jalouse de toi !

- De moi ?

- Tu peux faire tout ce qui te passe par la tête... Tu peux même envoyer chier la terre entière si ça te chante !

- Quoi, j'ai vraiment ce genre-là ?

Les mouettes tournoyaient autour d'eux en poussant leur cri strident. Milla sortit une cigarette de sa pochette et l'alluma.

- Tu sais ce que Maman vient de me dire ? fit-elle.

Tuomas se raidit.

- Elle quitte Papa.

- Quoi ?

- C'est ce qu'elle a dit, en tout cas.

- Nom de Dieu ! C'est une blague ou quoi ?

- Papa est absolument pas au courant.

Tuomas sentait son cœur battre très fort.

Le soir était proche à présent, les ombres s'allongeaient. C'était l'heure de servir le gâteau et le café, puis les serveurs allumèrent des flambeaux. On voyait les cuisiniers nettoyer et remballer leur matériel ; quant au cochon, il n'en restait plus grand-chose en dehors des côtes, il était clair que les convives s'en étaient vraiment régalez. Puis tables et chaises furent empilées et rangées sous l'abri à l'ombre des pommiers et le DJ vint enfin se mettre aux platines : tous les morceaux de la jeunesse d'Eero y passèrent, d'Eddie Cochran et Gene Vincent aux Rolling Stones. Seuls quelques invités qui avaient un sérieux coup dans le nez se risquèrent sur la piste de danse.

La mère de Tuomas vint lui dire qu'elle voulait rentrer, demandant qu'on lui appelle un taxi.

- Tu aurais pu rester dormir à la maison, dit Eero.

- Une autre fois peut-être.

- Ça ne t'a pas plu alors, ma petite fête ?

- Mais si, voyons ! Bien sûr que si !

Eero lui répondit par un sourire. Il connaissait assez sa demi-sœur pour ne pas la croire sur parole.

- Et dis-moi, quand est-ce que tu me le rends, mon fils unique ? Tu ne trouves pas que tu exagères de te l'approprier comme ça ? prononça-t-elle sur un ton faussement badin. Tuomas sentait la rage qui montait.

- Je l'ai, je le garde ! répondit Eero en riant.

- Fais au moins attention à ce qu'il ne boive pas plus...

Tuomas décocha un regard furieux à sa mère.

- Attends ! Si on ne peut plus plaisanter ! fit-elle en prenant un air vexé.

Pendant qu'elle prenait place dans le taxi, Eero semblait songeur, comme si des dizaines d'années de sa vie défilaient à toute vitesse sous yeux. Quant à Tuomas, il commençait à se sentir la tête et le corps lourds des bières qu'il avait bues au cours de la soirée. Sous le chapiteau, la musique battait son plein : d'abord réticente, Kaarina avait fini par se laisser entraîner sur la piste par Milla, et maintenant la mère et la fille dansaient entre elles, elles semblaient s'amuser.

- Me voilà libre, à la bonne heure, observa Eero. Tuomas crut percevoir un filet d'amertume dans sa voix. C'est une nouvelle vie qui commence, poursuivit-il. On a du temps à rattraper avec Kaarina, on va faire tout ce dont on s'est privé pendant toutes ces années, et bien d'autres choses encore...

Tuomas se réveilla le matin au bruit qui montait du jardin : les employés du traiteur étaient en train de démonter le chapiteau et de charger chaises et tables dans un camion ; ils avaient aussi récupéré les flambeaux et les avaient rangés à part. Venu s'asseoir sur le perron, Tuomas suivit un moment le ballet parfaitement organisé de ces hommes. Dans leurs tenues noires, ils semblaient agir machinalement, comme mus par une volonté étrangère, ce qui ne les empêchait d'ailleurs pas de s'interpeller au passage en s'échangeant diverses gracieusetés. La sueur leur dégoulinait du visage, et de temps en temps l'un ou l'autre s'arrêtait pour s'envoyer une longue rasade d'une des grandes bouteilles d'eau gazeuse qui attendaient dans un coin. Tout cela rappela à Tuomas ses extras dans une boîte de déménagement, l'été précédent : rien que d'y penser, il en eut des frissons.

Il restait encore mille signes de la réception de la veille dans la cour et le jardin, comme si la fête rechignait à céder la place.

Il alla se faire un café dans la cuisine. Il ouvrit le réfrigérateur, le referma presque aussitôt : il n'avait pas faim. Pris d'une envie soudaine de nager, il décida de descendre faire quelques brasses dans le lac. Le ciel charriait une grosse masse de nuages gris, le temps s'était très nettement rafraîchi par rapport à la douceur de la veille. Sur la plage, il s'attarda un instant devant des coquillages échoués : quelques années, quelques dizaines d'années tout au plus et ils finiraient en poussière, tel était leur sort. Cette pensée le laissa songeur. Mais bientôt il vit Milla qui descendait le talus, deux raquettes de tennis à la main.

- Ils se disputent, annonça-t-elle. J'veux pas entendre ça.

Elle ouvrit le portillon de la clôture grillagée, le loquet fit entendre son dé clic. Elle fit quelques pas en faisant rebondir sa balle puis la rattrapant soudain, la projeta en l'air et l'envoya dans le grillage d'un grand coup de raquette : le métal rendit un craquement aigu. Le sol en polyuréthane du terrain était jonché d'aiguilles de conifères, de feuilles mortes et de pommes de pin.

Tuomas était sûr et certain qu'Eero n'allait pas tarder à apprendre ce qu'il y avait eu entre lui et Kaarina : alors, tout le monde lui tomberait dessus, Eero, Milla, sa mère, alors il aurait à payer pour ce qu'il avait fait, car Eero le tuerait à tous les coups. D'abord il le tuerait lui, puis il tuerait Kaarina.

Un taxi vint se garer dans la cour : aussitôt, Kaarina apparut en haut des marches, un grand sac à la main, lunettes de soleil sur le nez. Elle leur fit au revoir de la main, puis le chauffeur la débarrassa de son bagage et lui ouvrit la portière. Sans un regard pour Tuomas, Kaarina s'enfonça dans les profondeurs de la banquette arrière, comme happée pour toujours loin du monde visible.

Entre temps, Milla venait de faire son choix. Elle cria au chauffeur de patienter un peu et courut à la maison. Peu après, elle était de retour, traînant sa valise. De loin, elle fit signe à Tuomas : « On s'appelle ! »

Tuomas, lui, serrait sa balle de tennis très fort dans son poing.

Dans la villa, on distinguait la silhouette d'Eero derrière la baie vitrée du séjour. Il semblait fixer le lac.

Le van apparut sur la place du marché et vint se garer à l'ombre des tilleuls. Tout de suite, Tuomas écrasa son gobelet à café et le jeta à la poubelle. Il s'approcha du véhicule ; après avoir répondu à son signe de la main par-delà le pare-brise, le conducteur se pencha pour ouvrir la portière à Tuomas, et celui-ci monta dans le véhicule.

Au téléphone, l'homme avait dit s'appeler Hänninen.

- Vous connaissez le chemin ?

Tuomas fit oui de la tête.

Une fois arrivés, il essaya de décrypter l'expression de Hänninen. Le terrain était bordé par un escarpement rocheux d'un côté, la forêt de l'autre ; les épilobes et les fourrés de saules poussaient au milieu des carcasses de voiture. L'odeur âcre de la rouille et de l'huile, accentuée encore par la chaleur du soleil, les prit à la gorge alors qu'ils se frayaient un chemin vers le centre de la décharge. Partout, ce n'était que câbles, tuyaux en cuivre, robinets, moteurs électriques, transformateurs, évier en inox.

- Eh ben dites donc, il a dû en mettre du temps, votre père, pour remplir tout ce terrain, dit Hänninen. On n'en voit plus beaucoup, des décharges comme ça. Je parie qu'il a la collectionnite, non ? C'est parce qu'il a une passion pour les métaux ?

- C'est peut-être surtout parce qu'il en connaît la valeur.

- Bah, vous savez, comme on dit chez nous, le métal ça vous laisse toujours au moins de quoi régler votre enterrement !

Hänninen soulevait des bâches, jetait un œil par-ci par-là sur le contenu des bennes. Sans attendre, Tuomas lui demanda son estimation : la bouche en cul de poule, l'autre semblait se creuser la tête. Il chassa une mouche qui se baladait sur son oreille.

- Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a un certain nombre de frais à la charge de l'acheteur... ça vient en déduction du prix. Bon, je ne vous compte rien pour le déplacement. Mais si on fait affaire, j'aurai de frais pour le transport, le tri... Ecoutez, je dirais que ça va vous faire quelques centaines d'euros, voilà.

- Quelques *centaines* ?

- Pas beaucoup plus, non, je ne crois vraiment pas.

- N'importe quoi ! Les charrues et les chasse-neige, là, c'est du fer ; ces conduites d'eau, c'est du cuivre... et du cuivre, vous en avez aussi dans les câbles, et les câbles, c'est pas ce qui manque ici. Le cuivre, ça chiffre facilement dans les cinq à six euros le kilo... Tenez, et là vous avez des canots en aluminium... du laiton... de l'acier... dites plutôt que c'est une affaire de plusieurs *milliers* d'euros !

Hänninen devisageait Tuomas ; celui-ci venait de parler d'une voix claire, sans hésiter le moins du monde.

Le téléphone sonna, c'était sa mère.

- Il serait temps que tu rentres, la rentrée des classes approche.

- Merci bien, je risquais pas d'oublier.

- Sinon, Kaarina, ça va ?

- T'as qu'à l'appeler, tu lui demandes directement.

- Oh, toi alors... si tu pouvais être un peu plus... Et tu as des nouvelles d'Eero ?

- Il m'a envoyé un texto du Mexique.

- Du Mexique ?

- Ça ne m'étonnerait pas qu'on ne le voie plus trop en Finlande...

- Si tu savais comme je m'en veux ... qu'est-ce que j'ai été bête de ne pas avoir compris à temps qu'Eero n'arriverait pas à te...

- Laisse tomber.

- Tiens, ton père a téléphoné, ajouta-t-elle après un silence.

Tuomas n'en pouvait plus de cette conversation, la crise de rage n'était pas loin.

- Il m'a dit pour la ferraille, poursuivit-elle. Je l'ai trouvé, comment je pourrais dire, il était, euh...

- Ouais, bon, y a plus de ferraille, j'ai tout vendu. Oublie toute cette histoire.

- Quoi, c'est toi qui as... Ça veut dire tu as gagné de l'argent ?

- Eh ben oui, figure-toi que j'suis pas loin d'être millionnaire !

- Tu sais, ton père il était juste...

- Il était quoi ?

- Il s'inquiète pour toi.

- S'il veut l'argent, c'est pas un problème.

- Non, ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

Son père n'avait jamais été un père pour lui, jamais. Plutôt que se faire du souci pour Tuomas, il aurait mieux fait de se regarder dans une glace, se poser des questions sur lui-même. C'était un homme qui avait toujours tout fait à moitié, qui avait navigué de compromis en compromis ; les choses qu'il n'arrivait pas à comprendre, il les évacuait, il ne voulait même pas en entendre parler. Au fond, sa vie était ni plus ni moins une sorte de mécanique huilée : ça tombait bien pour un professionnel de l'automobile.

Tuomas s'était juré de ne jamais ressembler à cet homme.

Il revoyait son père quelques années plus tôt sur le quai de la gare de Vaasa à la fin de l'une de ses visites, il se revoyait courant sur le quai avec son sac bringuebalant sur son dos : à l'instant du départ, il était resté dos obstinément tourné, incapable de rendre à son père son geste de la main. Ce jour-là, il aurait voulu que le trajet dure éternellement, que tout s'arrête quelque part entre Vaasa et Helsinki, qu'on l'oublie, qu'on le laisse se perdre dans la nuit. Plus besoin alors de retrouver sa mère à la gare de Pasila, de prendre avec elle le train de banlieue de Pukinmäki, plus besoin de rentrer à pied à la maison ni de supporter les questions,

des questions que sa mère posait toujours juste pour se tranquilliser l'esprit, jamais pour savoir vraiment comment le séjour s'était passé.

Le pire, ce n'était pas l'absence du père. Parfois d'ailleurs, Tuomas avait l'impression que son père était là, qu'il respirait dans sa chambre, qu'il le suivait sur le chemin du lycée, qu'il le voyait, qu'il lisait ses pensées les plus secrètes.

Sa mère, elle, avait fini par ne plus vivre qu'entre sa cuisine et son salon, jusqu'à se perdre dans la succession des jours et des années. Tout simplement, elle avait renoncé, ou peut-être d'ailleurs avait-elle toujours été ainsi. D'un certain point de vue, Tuomas pouvait assez bien comprendre la décision de son père. En tout cas, quel qu'ait été le parcours de sa mère avant son couple, quelle qu'ait été sa dérive ensuite, jamais elle n'accusait rien ni personne d'être responsable de son sort.

Mais justement. Elle aurait peut-être dû.

Etait-ce pour payer les pots cassés des vies ratées de ses parents qu'il était venu au monde ?
Etait-ce cela son destin, passer le reste de sa vie à porter le poids du mal-être de ses géniteurs, à supporter le spectacle de leur non-existence ?

S'il avait eu le pouvoir de remonter le temps, il aurait rembobiné le film jusqu'au soir où son père et sa mère s'étaient connus dans un restaurant, jusqu'à quelques instants avant la séquence où son père avait demandé qu'on leur appelle un taxi, juste après qu'il eut réglé l'addition, peu avant que leurs corps s'entremêlent. Juste avant que la mauvaise graine soit plantée. Alors, il leur aurait crié de toutes ses forces : « Non ! Ne faites pas ça ! »

Et si la solution était qu'il tue sa mère ? Si, après tout, c'était cela l'aboutissement logique de toute cette histoire ? Peut-être la mort aurait-elle le pouvoir de sauver cette femme, de la libérer enfin. Quant à lui, il aurait alors rendez-vous au fond de sa prison avec le véritable Tuomas, cet inconnu, sa face de clarté tant et si longtemps cherchée.

Tuomas était assis au bout du ponton.

La rentrée des classes était pour ce lundi : que faire maintenant ?

Il aurait pu téléphoner à Sanni, mais c'était au-dessus de ses forces : pourquoi ? Parce que c'était une histoire terminée, terminée depuis longtemps déjà.

Il aurait pu aussi se louer un studio, oui, mais ses économies ne lui auraient certainement pas permis d'aller bien loin, pas plus loin que l'hiver en tout cas.

Quant à la villa, elle était déjà loin de lui, comme elle l'était de tous ces gens qui avant lui y avaient passé leurs étés pendant des années, des dizaines d'années ; ne restait d'eux que des ombres, une palpitation dans les hauts pins au passage du vent, une respiration au milieu des remous des eaux du lac. Il pensa un instant à un moyen très simple d'en finir avec la villa : il n'avait qu'à aller chercher un jerrycan d'essence dans la remise, répandre son contenu sur le parquet et craquer une allumette. Sur le ponton, il serait aux premières loges pour assister à l'embrassement de la maison en cette nuit de fin d'été. Bientôt, les flammes feraient sauter les vitres et commenceraient à lécher la façade au milieu d'un énorme dégagement de fumée gris foncé, le tout accompagné des crissements et des claquements du bois.

Il ferma les yeux et se revit un an en arrière. Plus encore que toutes les autres, ces images-là étaient précises, vivantes. Il marchait, les portes vitrées du réfectoire de l'école s'ouvraient devant lui. Il venait d'y avoir la tombola d'automne, il était là pour aider au nettoyage. Quelques secondes plus tard, les élèves du lycée faisaient irruption et allaient s'asseoir aux tables, et ils se mettaient à jeter par terre ce qu'ils avaient sous la main, des bouts de biscuits, leurs gobelets en carton. Tuomas, lui, faisait celui qui n'a rien vu, mais il serrait les poings et les dents, crispé sur le manche de son balai, le corps secoué de tremblements, au bord des larmes et de la crise de rage. Soudain, un des garçons dévissait son thermos et vidait tout son café sur le sol, fixant Tuomas avec des yeux exorbités. Voilà. C'est là, à cette seconde même, que quelque chose avait cassé net : Tuomas avait envoyé promener son balai et s'était jeté par terre pour laper les flaques de café et lécher les miettes de biscuit qui traînaient au milieu de la saleté et du sable. Après s'être fourré plein la bouche de cette espèce de mixture répugnante, il s'était remis debout, calmement, l'air totalement inexpressif, sans cesser de mâcher.

Puis on était le lendemain, les garçons lui fichaient maintenant une paix royale, c'était comme s'il n'existait plus. Une feuille d'érable jaunie était venue se plaquer contre la vitre de la salle de classe, le professeur parlait ; de sa place, Tuomas le voyait qui remuait la bouche, mais aucun son ne parvenait à ses oreilles, rien que le bruit de son sang qui lui battait fort aux tempes, un vacarme épouvantable.

Il rouvrit les yeux. L'important, c'était ici, c'était maintenant. Ce qui le désolait le plus, c'était ce sentiment de but manqué de peu, comme dans les jeux d'enfants, quand on vous crie : « Tu brûles ! Tu brûles ! » Pour la première fois, l'espace d'une seconde, il venait de se savoir très près de toucher quelque chose du doigt. Mais cela se déroba quand même.

Quelques pas seulement vers l'essentiel, dans un sens, dans un autre. Quelques pas à tenter encore, y croire, fort, si fort, jusqu'à réussir un jour, peut-être.

Le vent faisait plier les roseaux, les dernières lueurs du jour s'accrochaient à un coin de ciel dans la nuit tombée. Quelque part au loin, un chien aboyait, ses aboiements venaient en vague, portés sur les eaux du lac. Et soudain on n'entendit plus rien.

Pour la première fois depuis le début de l'été, il se dit qu'il avait froid.